

5 cts - NUMERO DE 24 PAGES - 5 cts

Le Samedi

VOL. IX. No 13
MONTREAL, 28 AOUT 1897

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS.

PLAISIRS CHAMPÊTRES



L'ESCAPADE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,
No 516 RUE CHAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 28 AOUT 1897

BOUQUET DE PENSÉES

Avez-vous vu le talent des dames de comptoir liant des cornets, des petits paquets chez les confiseurs. Ainsi les employés lient et ficellent un rapport. Les affaires sortent des cartons pour rentrer dans des petits sacs.

x

Si tu étais un grand personnage, tu serais obligé d'être patient; pour-quoi ne te conduirais-tu pas comme un personnage ?...

x

Dans une phrase élégante, les adjectifs font un peu l'effet des fleurs de serre chaude; force factice et fictive.

x

Plein midi.

Et avec une telle lumière, lorsque les objets sont si bien éclairés, ne pas savoir !...

x

Chaque homme marié est un héros aux yeux de quelque célibataire de son entourage.

x

La ligne droite est celle qu'on ne tire jamais d'une diplomatie à une autre.

x

Emprunter est une mauvaise méthode pour faire se rencontrer les deux bouts.

x

Il est beaucoup plus facile d'endosser le goût d'un homme que son billet.

HORS DE DANGER



La maman. — A quoi réfléchis-tu donc, Freddie, au lieu de jouer ?

Freddie. — C'est que je suis rudement content d'être en pantalon à présent, il n'y a plus de danger maintenant que je sois une fille.

Le bonheur est dans l'action. Le reste n'en est que la littérature.

x

Pour connaître les hommes, il faut connaître les chevaux.

x

Ayez une âme de valet et vous parviendrez.

UN SOLITAIRE.

Jamais imitateur n'égala son modèle. — HAROUN.

La lance et la plume sont amies. — (Proverbe Espagnol).

Celui qui marche sur les traces d'un autre reste toujours en arrière.

MICHEL ANGE.

L'expérience est la seule interprète de l'observation de la nature.

LÉONARD DE VINCI.

J'ai toujours remarqué, comme la preuve d'un très bon esprit, qu'on fit son métier gaiement.

MIRABEAU.

HOME, SWEET HOME!



Lui. — Regarde, Juliette, le vaisseau est prêt et rien ne peut nous arrêter ! Viens et partons pour les pays éloignés, vers les solitudes où rien ne viendra troubler notre amour.

Elle. — Non, Roméo, en vain tu veux m'entraîner. Je ne puis quitter ainsi le foyer paternel.

LA DIFFÉRENCE

Madame Grosbidon (pendant que l'employé donne à manger au lion du cirque.) — Mais il me semble, monsieur, que ce n'est pas là un morceau de viande suffisant pour un tel animal.

L'employé. — Ce ne serait peut-être qu'un petit morceau pour vous, madame, mais c'est assez pour le lion.

AVANT DE RÉPONDRE

Le médecin. — Et quelle est, en moyenne, la quantité de bière que vous avez l'habitude de prendre, chaque jour ?

Le malade (inquiet et regardant la porte). — Pardon, docteur. Avant de répondre à cette question, auriez-vous l'obligeance de voir si ma femme n'écoute pas ?

UN CŒUR TENDRE

Le vieux pensionnaire. — Le boucher qui a tué cet agneau devait avoir le cœur bien tendre !

Mme Durechère. — Comment cela ?

Le vieux pensionnaire. — C'est qu'il a hésité si longtemps avant de lui donner le coup fatal !

NOUVELLE FAMILLE

Monsieur Lingodor. — Moi ! vous donner ma fille ! Mais vous n'y pensez pas, mon cher, quand il est avéré que vous n'avez rien et que c'est votre frère qui vous nourrit.

Le prétendant. — Parfait ; mais mon frère est fatigué de cola et j'avais pensé à me créer une autre famille.

BIEN NATUREL

Le père. — Mais enfin que prétendez-vous, monsieur, en apportant votre valise ici et en me demandant une chambre ? Je ne suis pas hôtelier !

Le prétendant évincé. — Il y a, monsieur, que mademoiselle votre fille m'a dit qu'elle serait toute sa vie une sœur pour moi, et comme je suis orphelin, il me semble bien naturel de venir habiter dans ma famille.

SON MAUVAIS GÉNIE

CURIEUX CAS

Le curé. — Une chose curieuse, hier : j'ai marié un couple de sourds-muets.

Le reporter. — Oh, alors, on peut bien dire que c'était un mariage sans paroles.

Tout ce qui est dans l'intelligence ne vient pas des sens, car l'intelligence n'en vient pas. — LEIBNIZ.

LOGIQUE

Le père (qui est en train de lire son journal). — Vas-tu bien t'arrêter de faire du bruit ?

Le petit. — Mais, je n'en fais pas, papa.

Le père. — Fais en, alors ! Ne vas-tu pas faire passer ton père pour un menteur ?



Galuchon (qui vient de glisser en bas de son échafaudage). — Marie, ... Marie... Je croyais que tous mes troubles avec ta mère étaient terminés et tu vois...

BONNE VOLONTÉ



Elle — Comment, si je t'épousais, tu ne voudrais même pas m'habiller !
Lui. — J'essayerais. Peut-être qu'avec quelques leçons je pourrais y arriver.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES
DXXX

L'ÂME ANTIQUE

MORITUS

Autour de Patrium ou le herre serpente
Où l'on voit l'inconstant papillon voltiger.
Le soleil revenu chasse l'ombre rampante :
La rose et le jasmin parfument l'air léger.

Chef-d'œuvre d'un sculpteur d'Imbros ou de Phalère,
Au milieu, nue et dans le charme mensonger
D'une grâce immortelle, une Hébé va plonger
Sa main de marbre en l'eau roulant des perles claires

Dans la vasque A ce vain murmure deux ramiers
Joignent le long soupir qui gonfle leurs gosiers.
La brise apporte aux fleurs l'hymen des fleurs lointaines...

O baisers ! lyre d'or que caressait ma main !
Roses pourpres, doux ciel d'avril, voix des fontaines !
Que de joie ici-bas ! — Et je mourrai demain.

MARC LEGRAND.

DUO D'AMOUR

Mon ami Binôme, dit A B, est un professeur de mathématiques fort distingué, — ce qui n'empêche pas les sentiments, n'est-ce pas ? — et il en est rempli de sentiments, ce cher Binôme.

Il vient de se marier et la lune de miel est dans sa toute première phase. Hors, pas plus tard qu'hier, Binôme, — Charles dans l'intimité, — venait de dîner avec sa petite femme, une superbe blonde aux yeux d'un azur profond et qui répond au nom de Rosine.

Le décor : un charmant boudoir, avec des fleurs, — car madame Binôme adore les fleurs, — et il est 7 heures du soir, on été.

CHARLES. — Je t'aime.

ROSINE. — Je t'aime.

Un gros baiser, puis un silence.

CHARLES. — Je t'aime.

ROSINE. — Je t'aime encore plus.

Un chapelet de baisers, re-silence.

CHARLES. — Je t'aime davantage.

ROSINE. — Je t'aime plus que ça.

CHARLES. — Voyons, Rosine, ça n'est pas possible.

ROSINE. — Si ! Si ! Plus que ça encore.

CHARLES. — Je te l'ai dit, Rosine, t'aimer plus que je t'aime est impossible.

ROSINE. — C'est peut être impossible, mais je t'aime plus encore. Voilà tout.

CHARLES. — Voilà bien la logique des femmes ! Mais puisque je te dis que nul amour ne peut être plus grand que le mien !

ROSINE. — Je te répondais, moi, qu'aussi grand qu'il soit, le mien est plus grand encore !

CHARLES. — Allons, raisonnons, ma chère petite ; je suppose que ton amour puisse être représenté par X. Eh bien, le mien sera deux XX.

ROSINE. — Ça m'est égal, ça serait encore trente-six X que le mien serait plus grand.

CHARLES (légèrement impatient). — Mais c'est de la démence ! deux XX ne peuvent pas être plus petits qu'un X !

ROSINE. — Si !... Si !... Si !... bien plus petit. Car je t'aime encore plus que ça ! beaucoup plus ! énormément plus.

CHARLES. —.....(ici une exclamation que je préfère ne pas reproduire.)

ROSINE (éclatant en sanglots). — Hi... Hi... Hi... le vilain méchant qui jure après sa petite femme qui l'aime tant. Je savais bien que je t'aimais bien plus que tu ne m'aimes. Bien plus. Bien plus. Encore plus que ça... hi... hi...

CHARLES (tout à fait hors de lui). —.....(continuation, avec aggravation, des interjections ci dessus)

ROSINE (qui fond littéralement en larmes). — Hi... Hi... maman me l'avait bien dit !

CHARLES (arrivé au dernier paroxysme de l'exaspération). — Allons, qu'a-t-elle pu te dire, ta mère !

ROSINE. — Elle m'a dit... hi... hi... que tous les hommes... hi... hi... étaient les mêmes, hi... que... hi... hi...

Toi, Charles — dans l'intimité, mais que cette petite scène de ménage a complètement rendu à son rôle de professeur — s'enfuit en tapant la porte.

Et il ajoutait, en me racontant, à moi, son meilleur ami, l'accroc fait à sa lune de miel, dont la limpidité venait de se voiler légèrement.

— Cela prouve, mon pauvre ami, qu'avec les femmes, pas de logique possible. Avec elles les mathématiques perdent leur droit. C. q. f. d.

Et sur ce mot qui mériterait d'être gravé dans l'airain, Binôme me quitta.

KADRO.

UN CURÉ ÉCHAUDÉ

Un ecclésiastique, passant dans une rue étroite, à Paris, est tout à coup inondé d'une pluie d'eau bouillante qu'on jette par une fenêtre. Il s'essuie, se sèche du mieux qu'il peut, et regagne sa maison d'un pas chancelant.

En le voyant entrer, le visage gonflé et à moitié épilé, sa nièce et sa gouvernante jettent les hauts cris, se l'excitant à demander vengeance.

— Mon Dieu ! s'écrient-elles, eh ! qu'avez-vous fait à ces misérables ?

— Ce que je leur ai fait ? Je les ai remerciés.

— Remerciés ! et de quoi ?

— De ce qu'ils n'avaient pas jeté la marmite, car, au lieu de m'échauffer la tête, ils me l'auraient cassée."

CHANGEMENT D'ORIENTATION

A la Bourse, on parle de vieux camarades :

— Et Jules, qu'est-ce qu'il devient ? Il était dans les sucres.

— Oui, dans le temps.

— Et maintenant ?

— Maintenant, il est dans la mélasse.

PAS TOUJOURS

Le petit Frédéric (qui lit sa leçon). — Dis, papa, est-ce que les rois ils sont toujours oons ?

Le père (distract). — Non, non chéri, pas toujours, surtout quand les as sont sortis.

LA MÊME CHOSE

Le voyageur. — Dépêchez-vous, cocher ! Ma belle-mère doit prendre le train de 6 heures. Il ne faut pas le manquer.

Le cocher. — Comptez sur moi, bourgeois, je vais me dépêcher, tout comme si c'était la mienne.

Le traducteur ne doit rien omettre et ne rien mettre. — CERVANTES.

DEVINETTE



— Où est la compagne du cygne que voilà ?

ELLE S'EN DOUWAIT



I

Madame. — La nuit est noire et peut-être aura-t-il beaucoup de mal à trouver la serrure, je vais placer cet entonnoir pour l'aider.



II

Monsieur. — C'est... facile... facile... tout plein. Je parie... qu'ma femme se doutait... qu'j'étais... saoul !

RÉMINISCENCES

Je sens un monde en moi de confuses pensées,
Je sens obscurément que j'ai vécu toujours,
Que j'ai longtemps erré dans les forêts passées,
Et que la bête encor garde en moi ses amours.

Je sens confusément, l'hiver, quand le soir tombe,
Que jadis, animal ou plante, j'ai souffert,
Lorsqu'Arionis saignant dormait pâle en sa tombe,
Et mon cœur reverdit quand tout redevient vert.

Certains soirs, en errant dans les forêts natales,
Je ressens dans ma chair les frissons d'autrefois,
Quand, la nuit grandissant les formes végétales,
Sauvage, halluciné, je rampais sous les bois.

Dans le sol primitif nos racines sont prises ;
Notre âme, comme un arbre, a grandi lentement ;
Ma pensée est un temple aux antiques assises,
Où l'ombre des dieux morts vient errer par moment.

Et que j'ai transmigré dans des formes sans nombre
Et que mon âme était, sous tous ces corps divers,
La conscience, et l'âme aussi, splendide ou sombre,
Qui rêve et se tourmente au fond de l'univers !

Quand mon esprit aspire à la pleine lumière,
Je sens tout un passé qui le tient enchaîné ;
Je sens rouler en moi l'obscurité première :
La terre était si sombre, au temps où je suis né !

Mon âme a trop dormi dans la nuit maternelle :
Pour monter vers le jour qu'il me fallut d'efforts !
Je voudrais être pur ! la honte originelle,
Le vieux sang de la bête est resté dans mon corps.

Et je voudrais pourtant l'affranchir, ô mon âme,
Des liens d'un passé qui ne veut pas mourir ;
Je voudrais oublier mon origine infâme
Et les siècles sans fin que tu mis à grandir.

Mais c'est en vain ; toujours en moi vivra ce monde
De rêves, de pensées, de souvenirs confus,
Me rappelant ainsi ma naissance profonde
Et l'ombre d'où je sors, et le peu que je fus ;

CORNEMOL EMPOISONNÉ

Lorsque le hussard Cornemol eut terminé ses classes, il n'eut qu'une ambition, s'embusquer dans un bon petit emploi où il n'y aurait presque rien à faire ; dans ce but, il demanda à être ordonnance, et le vétérinaire en second, Panardin, le prit à son service

— Ordonnance du vétérinaire, chouette ! s'écria Cornemol, on va se la couler douce.

— Méfie toi, lui dit Brochoir, le vieux brigadier-maréchal, les vétérinaires, c'est des malins.

— Eh bien ! et bibi ? dit Cornemol ; on va boire ses liqueurs, fumer ses cigares et se coucher dans son lit.

Le premier jour, il chercha l'endroit où son patron plaçait les liquides ; il resta bredouille, ce qui assombrit son visage qui s'allongea considérablement : mais, le lendemain, il vit le vétérinaire ouvrir un placard dissimulé dans le mur, placard dans lequel il aperçut une triple rangée de bouteilles de différentes grandeurs.

— Oh ! oh ! se dit Cornemol enchanté, il y a du bon, voilà la cave.

— Cornemol, lui dit le vétérinaire, ne touchez jamais à ces flacons ; ils renferment des médicaments, des poisons violents : vous êtes prévenu.

Malédiction ! Cornemol n'en croyait pas ses oreilles ; dès que le vétérinaire fut parti, il ouvrit le placard.

Il recula épouvanté.

C'était vrai.

Chaque flacon était pourvu d'une étiquette rouge sur laquelle le mot "poison" se détachait en gros caractères.

Chaque bouteille portait une mention spéciale.

Il lut : "Poison foudroyant, n'y touchez pas." — "Solution mercurielle, très dangereuse." — "Eau de vitriol, poison violent." — Sur d'autres bouteilles, les étiquettes étaient marquées en chiffres.

— "Médicaments pour l'usage internes." — 100 II O 7.

— Sent ta chaussette, murmura-t-il, horreur !

Il demeura atterré.

— Ce vétérinaire n'a donc que de la poison ! s'écria-t-il ; plus souvent que j'y toucherai à ces sales flacons.

Il prit une bouteille qu'il déboucha avec d'innombrables précautions ; c'était

celle qui contenait l'"Eau de vitriol, poison violent." Chose étrange, cette eau exhalait une forte odeur de rhum ; Cornemol se garda bien d'y goûter ; il remit le flacon en place, et il alla mélancoliquement cirer les bottes de son patron.

Il était navré : rien à boire ; impossible de chipper des cigares, Panardin ne fumait pas, et, avec cela, il voulait que ses armes fussent propres, que ses brides fussent bien reluisantes, qu'il n'y eût pas de poussière sur les meubles, que son cheval fût bien pansé.

Cornemol voulait donner sa démission.

Tous les jours, Panardin sortait un flacon, remplissait un petit verre d'un de ces abominables breuvages, qu'il buvait à petits coups.

— Faut-il qu'il soit malade ! se disait Cornemol.

Il le croyait d'autant plus, que Panardin arrivait de Madagascar, où il avait contracté les fièvres

Un matin que Cornemol faisait semblant de nettoyer, on frappa à la porte.

Il courut ouvrir.

Un jeune homme entra.

— Quéqu'c'est qu'celui-là ? se dit Cornemol.

— M. Panardin, demanda le visiteur.

— C'est moi, monsieur dit le vétérinaire, qui apparaît ; donnez-vous la peine d'entrer, je vous en prie.

Il introduisit le visiteur dans le salon. Dès que la porte fut refermée, Cornemol, suivant son habitude, colla son œil au trou de la serrure et tendit l'oreille.

Le vétérinaire, quittant le ton cérémonieux qu'il avait pris en présence de son ordonnance, serra les deux mains du jeune homme.

— Tu vas toujours bien ? lui dit-il.

— Il le tutaye, dit Cornemol ; quéqu'ça veut dire ?

— Très bien, et toi ?

— Qui me vaut le plaisir de ta visite ? demanda Panardin.

— Je suis engagé à l'Alcazar ; j'ai consulté l'Annuaire, j'ai vu ton nom et je suis venu te dire bonjour.

— C'est gentil, cela

— Penses-tu que je réusisse ? interrogea le chanteur, car c'en était un ; est-ce que le public est difficile, ici ?

— Avec ton répertoire, tu es sûr, dit Panardin.

— Flatteur, va ! s'écria le cabot.

Panardin ouvrit le placard aux poisons et en sortit une bouteille et deux verres ; c'était le "Poison foudroyant, n'y touchez pas."

Une sueur froide inonda le front de Cornemol.

— Le monstre, se dit-il, il va empoisonner le cabot !

Panardin, en souriant, avait rempli les deux verres.

— Non, je ne peux pas voir cela, murmura Cornemol qui ferma les yeux.

— Tu acceptera bien un verre de kummel ? demanda Panardin.

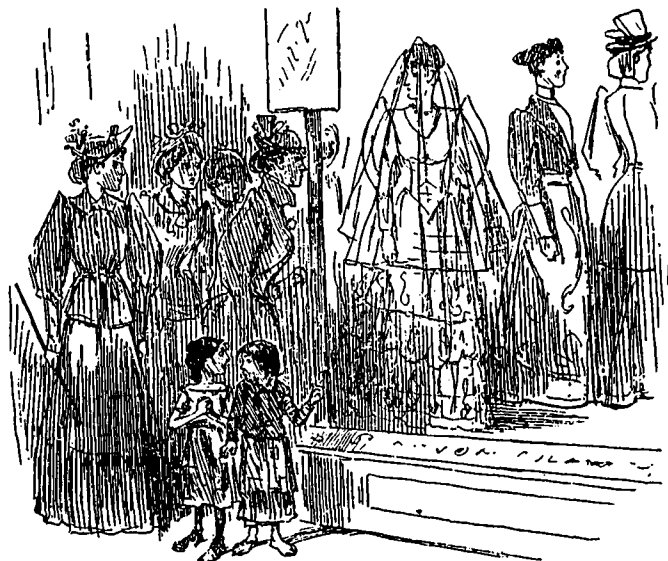
— Avec plaisir, dit le chanteur. Mais, qu'est-ce que je lis : Poison foudroyant ? Que signifie cette plaisanterie ?

PHILOSOPHIE FÉMININE



Tante Penoute. — Voyez-vous, mam'zelle, les poulets c'est des créatures bien accomodantes. Vous pouvez les manger avant qu'ils soient nés ou après qu'ils sont mort, ça leur est égal.

TROP FORTE



Louissette — Lequel aimerais-tu mieux, Marguerite, mourir et être un ange avec une harpe ou bien qu'on te donne cette belle robe-là ?
Marguerite — Oh, ne parle pas comme ça, Louissette, la tentation est vraiment trop forte.

— Ce n'est pas une plaisanterie : c'est un truc pour empêcher mon ordonnance de boire mes liqueurs, dit Panardin.

— Ce n'est pas bête, cela !

— Et d'une simplicité...

— Tous mes compliments pour ton imagination.

Cornemol n'avait pas perdu un mot de la conversation. Dès que son patron eut reconduit le visiteur, il entra dans le salon et battit un entre-chat.

— Chouette ! s'écria-t-il, ce n'est pas de la poison ; faut-il que je sois cruche, tout de même !

Il se versa un verre de "Poison foudroyant."

— Ça, c'est bon, dit-il, c'est de la bonne poison !

Il prit une autre bouteille : "Eau de vitriol, poison violent."

Il remplit de nouveau son verre.

— C'est du rhum, dit-il bono !

Il attaqua ensuite les médicaments pour l'usage interne. L'un de ces flacons renfermait de la chartreuse, un autre de la fine champagne.

— Je me droguerais tous les jours, dit Cornemol.

Un après-midi, Panardin en prenant un verre de kummel, s'aperçut que la liqueur était troublée.

— Hum ! dit-il, si je ne me trompe, mon gredin d'ordonnance barbote dans mes liquides ; non seulement il boit mon kummel, mais il ajoute de l'eau pour que je ne m'en aperçoive pas. Attends, mon gaillard, rira bien qui rira le dernier.

Il se rendit à la pharmacie, y prit quelques grammes de poudre blanche qu'il fit dissoudre dans de l'eau bouillante ; il versa ensuite la solution dans le flacon de kummel.

Le matin, il annonça à son ordonnance qu'il partait en permission et qu'il ne rentrerait que le lendemain.

— Et surtout, recommanda-t-il en partant, ne touchez pas aux poisons.

— Mon lieutenant peut être tranquille, dit Cornemol, le poison et moi nous ne sommes pas camarades.

En rentrant au quartier, Cornemol qui n'était pas égoïste, invita les maréchaux Pincemar et Brûlesole à venir prendre un verre chez son patron.

— Ayez pas peur, leur dit-il, c'est moi qui régale.

Les trois lascars se rendirent chez le vétérinaire ; Cornemol raconta l'histoire des poisons. Tous trois se tordirent.

Cornemol prit le flacon de kummel et remplit trois verres.

— A la santé du patron, dit-il.

Les deux maréchaux trinquèrent avec enthousiasme.

— Une resucée ? interrogea Cornemol.

— Tout de même, dit Brûlesole.

— Ce n'est pas de refus, ajouta Pincemar.

Les trois compères vidèrent de nouveau leurs verres.

— Une resucée ? dit Cornemol.

Tout à coup, Pincemar se troubla ; il pâlit.

— Cela ne va pas, dit-il.

— Ni moi, ni Brûlesole, j'ai mal au cœur.

— Nous sommes empoisonnés ! s'écria Cornemol, qui, pris d'une nausée subite, se met à courir.

A ce moment, Panardin apparut.

— Qu'est-ce que je vois ! s'écria-t-il ; vous avez goûté au contenu de ces flacons ! Malheureux ! vous êtes perdus ! C'est de l'arsenic !

— Oh ! ma mère ! gémit Cornemol.

Les deux maréchaux, livides, terrifiés, poussaient des cris plaintifs.

— Je cours chercher un médecin, reprit Panardin. Pourvu qu'il arrive à temps ! ajouta-t-il en levant les bras au ciel.

Dès qu'il fut parti, les deux maréchaux accablèrent Cornemol de reproches, l'accusant de leur mort. Cornemol n'entendait plus rien.

Le vétérinaire revint, non pas avec un médecin, mais suivi de tous les maréchaux du régiment.

— Voyez, dit-il, où conduisent l'intempérance et l'indécatesse : voilà des malheureux qui se sont empoisonnés pour avoir bu mes liqueurs. Allons, rassurez-vous, ajouta-t-il en s'adressant aux trois malades, ce que vous avez bu c'est de l'émetique. J'espère que la leçon vous servira. Et les trois complices, poursuivis par les quolibets de leurs camarades, regagnèrent piteusement le quartier.

— Je vous l'avais dit, répétait le vieux Bochoir, ne vous frottez pas aux vétérinaires, c'est malin comme des pies.

EUGÈNE FOURRIER.

AMOUR PATERNEL

La fille. — Ne sois pas fâché, mon cher papa, si Victor veut m'épouser et m'emmener avec lui.

Le père. — Fâché ! moi ! Jamais ! mais qu'il te rende heureuse au moins, et que jamais tu ne sois réduite à revenir chez ton père. Ah ! c'est que je ne lui pardonnerai jamais ça.

PEUT-ÊTRE CELA

Rouleau. — J'ignorais complètement que vous eussiez quelqu'un de mort chez vous.

Bouleau. — Quelqu'un de mort chez nous ? mais vous faites erreur, tout le monde se porte bien.

Rouleau. — C'est que je me suis aperçu, ce matin, que madame votre sœur était en demi-deuil !

Bouleau. — Ma sœur, en demi-deuil ? à moins que ça ne soit pour son mari qui est à moitié mort de la dyspepsie.

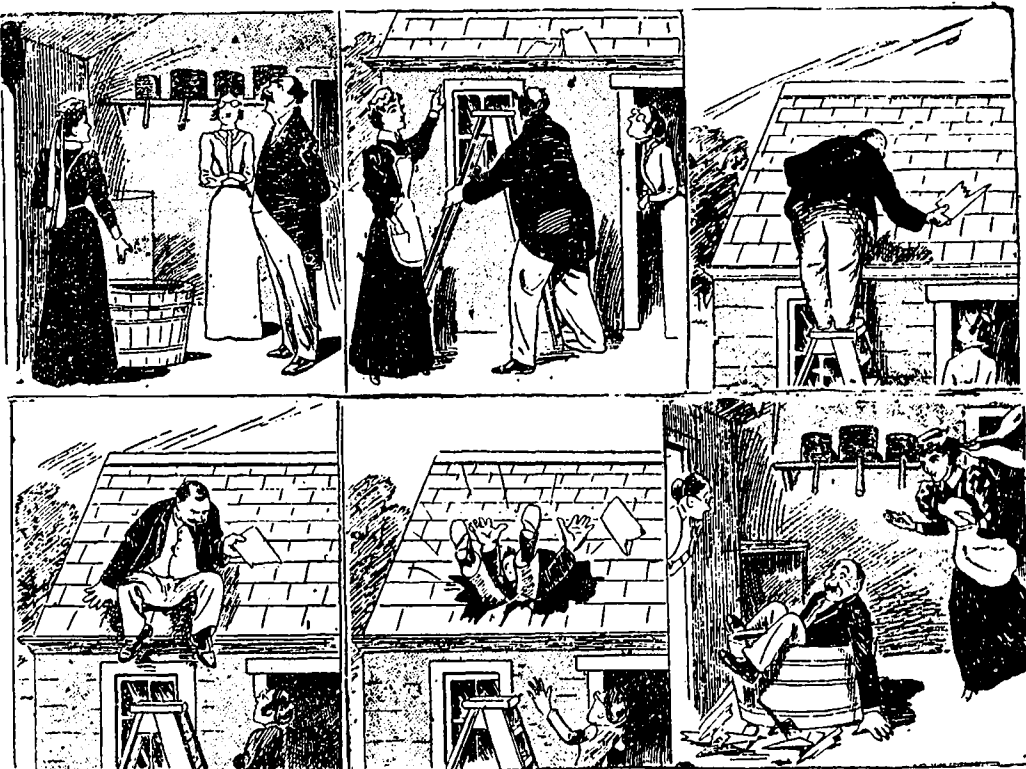
LE RÉSULTAT

Le professeur. — Voyons, Tommy, c'est pourtant bien simple, la soustraction. Si ton petit frère avait 9 bâtons de sucre et que tu lui en ôtes 7, quel serait le résultat ?

Tommy. — Ça le ferait crier dur, monsieur.

L'assertion qu'un jour viendra où l'homme sera un animal sans cheveux, est méprisée par les hommes de sciences. Le Rénovateur des cheveux, de Hall, accomplit des merveilles en empêchant la calvitie.

LA DERNIÈRE DE BOIREAU



I. Hier, jour de lavage à la maison, mon ami Boireau s'aperçut, avec une douleur bien légitime, que son toit faisait eau et... II ... prenant un escabeau, il crut constater qu'il manquait deux ardoises au bord du chevron. III Une vérification plus complète lui fit voir qu'il avait justement pronostiqué et qu'il fallait faire venir le plombier. IV "Vois-tu, disait-il à madame Boireau, ça va me coûter aussi cher pour deux ardoises que si le trou était plus grand, car ces couvreurs..." V ... (à ce moment, Boireau disparut à travers la toiture et, fort heureusement, amortit sa chute dans la cuve.) VI "Oui, disait-il philosophiquement à son épouse et à la servante accourues à son secours, ça ne coûtera pas plus cher, mais je t'assure que je n'ai pas fait exprès de l'agrandir de cette façon là.

PRENEZ L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ DU DR FRED. J. DEMERS,

contre la Fatigue ou Epuisement Cérébral, Idées Fixes, Scrupules, Maladies Nerveuses, Débilité Générale.

(Voir l'annonce)

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



POSE D'UNE LIGNE TÉLÉGRAPHIQUE DANS LE SOUDAN FRANÇAIS.



UNE grande opération est en train de s'accomplir dans l'Ouest-Africain français : c'est la pose du réseau télégraphique devant relier le Cap Blanc aux bouches du Niger, par terre ; Saint-Louis à Tenériffe, par mer, complétant aussi un réseau général entièrement français. Au point de vue commercial, le bénéfice à réaliser, outre la rapidité des communications, sera énorme.

En effet la Guinée française, par exemple, qui payait à la compagnie anglaise "West African" 5 francs 85 centimes par mot transcrit, envoie ses dépêches à raison de 1 franc 80 centimes le mot seulement. D'où une économie de près de 400 pour 100, indépendamment de la suppression d'une indemnité de 75,000 francs, payée par le gouvernement français à la compagnie anglaise pour la desserte des bureaux de Konakry, Grand-Bassam, Kotonou et Libreville.

Le réseau africain dépassera la longueur de 8,000 kilomètres (2,000 lieues) et cela sans que les frais de pose fussent aussi élevés qu'on le puisse supposer. Le prix de ce coût, en effet, n'atteint guère que 100 frs par kilomètre de ligne, tout compris, la pose ayant souvent lieu sur des

arbres élevés, convenablement éloignés, ce qui met les fils à l'abri des déprédations des girafes et des éléphants particulièrement nombreux dans ces parages. C'est une de ces opérations que représente notre gravure.

Sauf les ingénieurs, tout le personnel est indigène et sénégalais.

Saint-Louis fournit une excellente pépinière de jeunes noirs braves et intelligents, suffisamment instruits pour le rôle qu'ils sont appelés à jouer. En outre les télégraphistes militaires assurent le service de l'expédition.

Bientôt les Rivières du sud, de Benty à Boffa et à Boké, seront reliées entr'elles, au grand profit du commerce et de l'influence française des ces sauvages régions.

* *

Montréal vient de recevoir la visite d'un célèbre homme d'état japonais, le marquis Ito, lequel avait été chargé, par l'empereur du Japon, d'accompagner en Angleterre le prince Arusigawa, délégué de l'Empire du Soleil Levant aux fêtes jubilaires.

Le marquis Ito est reparti, par le chemin de fer du Pacifique, pour Vancouver d'où il rejoindra Yeddo.

Sa mission accomplie en Angleterre, il était allé passer quelques jours à Paris, puis à Bruxelles où il a visité l'Exposition.

Le distingué diplomate, dont nous reproduisons le portrait, fut président du conseil des ministres depuis 1892 jusqu'au mois d'août 1897 ; il résigna ses fonctions à cette époque, bien résolu, paraît-il, — provisoirement au moins, — à rentrer dans la vie privée.

Il ne faut pas oublier que cet homme d'état vraiment remarquable fut, alors qu'il n'était que le comte Ito, l'un des signataires, avec le vicomte Mutzu, du fameux traité de Shimonosaki, lequel mit fin, le 16 avril 1896, à la guerre sino japonaise.

Le marquis Ito est l'un des représentants les plus brillants de cette élite japonaise qui, en moins d'un quart de siècle, a fait passer le Japon d'un état quasi-barbare à la civilisation la plus raffinée.

On vante beaucoup les qualités diplomatiques dont a fait preuve le marquis Ito, dans tou-

tes les négociations auxquelles il a été mêlé et, malgré les réserves bien naturelles apposées par l'homme d'état japonais aux tentatives d'interview auxquelles il a été soumis, on a reçu de lui l'assurance que, contrairement à ce qui avait été dit à ce sujet, son gouvernement restait dans les termes les plus amicaux avec celui des Etats-Unis et que la récente annexion d'Hawaï par ces derniers n'avait nullement entamé cette amitié. L'avenir prouvera si ces affirmations sont sincères ou, s'il s'agit, tout simplement, de cette eau bénite diplomatique si facilement prodiguée !

* *

Un incident extrêmement dramatique vient de signaler le passage, à Turin, d'un cirque ambulante et failli causer la mort d'une charmante ballerine, madame Téroni, qui, sous le nom de miss Ellen Therry, exécutait la danse serpentine dans la cage de lions féroces.

Le cirque Sentoni donnait sa première représentation et madame Téroni venait de pénétrer dans la cage où trois lions et trois lionnes se livraient à leurs exercices ordinaires sous la direction de leur dompteur, Mr Téroni.

Les appareils d'éclairage venaient d'être éteints, la lumière électrique inondait de ses multicolores rayons la robe légère de la danseuse, quand

un cri terrible retentit. Un des lions, vraisemblablement impressionné par l'obscurité et les colorations fantastiques des légers tissus enveloppant l'émule de la Loie Fuller, venait de s'élançer, plantant, au hasard, une de ses redoutables griffes dans la jambe droite de madame Téroni.

On comprendra l'affreux tumulte qui s'en suivit, tumulte dans lequel les cris des spectateurs et la formidable basse des fauves faisaient leur partie. Mais le dompteur s'est élancé au secours de sa femme, la lumière luit et le lion révolté fuit, sous la formidable volée de la cravache de fer avec laquelle l'a attaqué monsieur Téroni.

La dansuse a pu, aidée de son mari, sortir de la cage, elle fait quelques pas et s'évanouit vaincue par la douleur.

On craint pour les jours de la pauvre femme à laquelle le lion, de sa griffe terrible, a enlevé un énorme morceau de chair.

Mais aussi quelle idée bizarre que celle d'aller danser la serpentine dans la cage des fauves !

Ne quittons pas l'Italie sans signaler la singulière effervescence qui a accueilli le duel, plutôt banal, du prince Henri d'Orléans et du comte de Turin.

C'est à propos d'appréciations émises par le prince Henri, en sa qualité éventuelle de "collaborateur" au *Figaro*, de Paris, appréciations ayant eu le don de porter sur les nerfs des officiers italiens, qu'un cartel fut adressé au prince, "au nom de l'armée italienne" (?)



LE MARQUIS ITO

par le général Albertone, lequel faisait, si l'on s'en souvient, partie de l'armée faite prisonnière par le nègre d'Abyssinie, Ménélick.

Des témoins furent constitués de part et d'autre et le duel allait avoir lieu quand le comte de Turin obtint de se substituer au général.

Le résultat : une légère blessure au ventre reçue par le prince Henri et une loyale poignée de main échangée sur le terrain par les deux adversaires.

Tout semblait devoir être bien terminé, mais voilà que d'acribes polémiques, une joie hilaire, des déploiements de drapeaux, des fanfares jouant l'hymne national (!!), tout cela se met en branle pour célébrer la victoire du comte de Turin sur son parent d'Orléans !

Mais ce n'est pas tout : La tourbe des lazzaroni napolitains se rue sur les établissements de commerce français et l'on est obligé de garder le consulat exposé aux insultes de ces énergumènes !

Successivement Naples, Milan, Florence, Palermo assistent à ces explosions de haine démontrant surabondamment les sentiments de la populace vis-à-vis de la France.

Les Italiens, dont la spécialité, jusqu'à cette heure, a été de fournir à la



LE GÉNÉRAL ALBERTONE ET LE PRINCE HENRI D'ORLÉANS.

France, sa voisine : des joueurs d'orgue de barbarie ; des Transtévérines "posant pour l'ensemble" chez les artistes ; des pifferaris raclant de désharmonieux violons avec, de temps à autres, des "stylistes" distingués, anarchistes internationaux "travaillant" pour l'exportation ; les Italiens, dis-je, qui ont tant à se faire pardonner un peu partout, sont, parfois, d'une susceptibilité excessive.

Une armée italienne a été vaincue, massacré ou faite prisonnière par un roi nègre défendant son foyer, nous n'en pouvons mais. Un Français, explorateur amateur, et journaliste par occasion, a risqué des appréciations qui ne sont pas du goût des militaires italiens. Il s'aligne avec l'un d'eux qui le blesse. A qui fera-t-on croire qu'il y a là "un duel de l'Italie contre la France", et que le prince d'Orléans était "le champion de la France" contre le comte de Turin, "champion de l'Italie" ?

En vérité, Tartarin de Tarascon n'est pas mort et ces excellents amis (?) Transalpins sont quelquefois bien drôles !

C'est bien fait pour la France, aussi ! Qu'avait-elle, en 1859, à prodiguer son sang et son or pour constituer un royaume au père de Humbert I^{er} ? Que lui importait alors que les Italiens fussent courbés sous le talon de l'Autrichien ?

Continuez, bonne France, à accueillir chez vous les loqueteux sujets de Sa Majesté Italienne, eussent-ils nom Angiolino ou Santo, et ne vous étonnez pas si ce que l'on suppose là-bas devoir être un sujet de chagrin pour vous, est acclamé avec une joie délirante ; c'est le meilleur thermomètre marquant "l'état d'âme" de l'Italie.

LOUIS PERRON.

LE DUPEUR DUPE

On conte que le célèbre général romain Marc-Antoine se livrait quelquefois au divertissement de la pêche à la ligne, avec la reine d'Égypte Cléopâtre. La reine était fort adroite ; le général avait la main lourde : il n'attrapait jamais le plus petit poisson, et Cléopâtre se moquait d'Antoine. Voici, pour suppléer à sa maladresse, le stratagème qu'il imagina. Il connaissait un excellent plongeur. Il indiqua une pêche pour un certain jour, remit à ce plongeur un lot de poisons magnifiques qu'il avait fait d'avance mettre en réserve, et lui commanda de venir sous l'eau attacher successivement chaque poisson au bout de sa ligne. Il paraît que le plongeur réussit, et qu'Antoine eut ainsi, sans grande peine, les honneurs de la journée ; mais Cléopâtre était trop fine pour ne pas deviner la ruse, et elle s'en vengea bientôt. Quand le jour de la pêche revint, à peine la ligne d'Antoine était-elle dans l'eau qu'il sentit qu'un poisson venait de se prendre à l'appât. Le fidèle plongeur est à son poste ; Antoine le suit : le succès est donc sûr. Il tire, et que trouve-t-il à son hameçon ? Un poisson qui sort de la poêle, tout prêt à être mangé. La reine l'avait fait attacher à la ligne d'Antoine par un autre plongeur encore plus diligent et plus habile que celui du général.

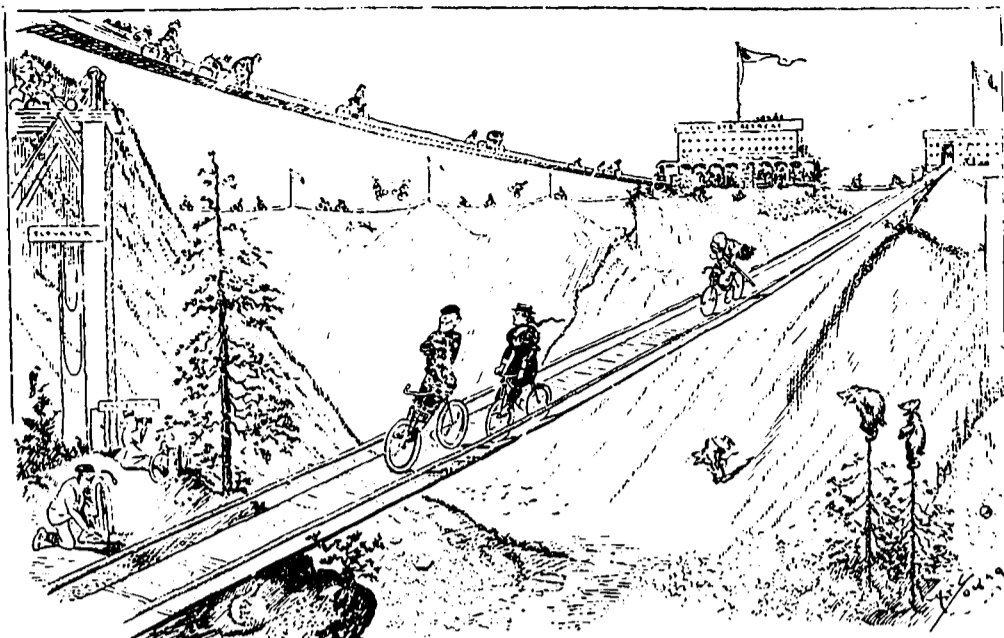
L'illustre Romain dut se convaincre que la droiture est toujours préférable aux tours les plus ingénieux.



LES LIONS ET LA DANSE SERPENTINE.

Seules les vérités morales sont ineffaçables.

IDÉALE MONTAGNE



Ceci est certainement l'idéal des chemins en montagne à l'usage des cyclistes. Pourquoi nos édiles Mont-réalais n'arrangeraient-ils pas la nôtre comme cela ? C'est ça qui enfoncerait la Tour Lapointe !

LE CONSERVATOIRE

Oh ! combien de gargons, tout assoiffés de gloire,
Qui sont partis joyeux pour le Conservatoire,
Dans ce noir monument se sont évanouis !
Combien ont disparu — destin problématique —
Éphémères cabots, roulés par la critique,
Dans de mornes dessous à jamais enfouis !

Combien d'espoirs éteints et d'illusions mortes !
Où on pensait bientôt forcer les portes,
On visait les Français, rêve ou tout réussit !
On piochait Polyxène, l'Édipe et Thérémène
Sarcey hochait la tête, avec un air amène...
Hélas ! pas même un accessit !

Maintenant, où sont-ils ? sont-ils en Amérique ?
Dans un guignol obscur donnent-ils la réplique ?
Leur nom dans le journal attire le badaud,
Puis on n'y pense plus : le public qui s'en fiche,
Oubliant leur figure et déchirant l'affiche,
Sur leurs ambitions fait tomber le rideau.

Où sont-ils, les fruits secs de nos Conservatoires ?
O murs ! que vous savez de lugubres histoires,
Murs, où Thomas (Ambroise) épancha ses discours !
Vous vous les racontez, pleins de sourdes colères ;
C'est d'où vous vient cet air de prisons cellulaires
Chaque lendemain de concours !

A. L.

PASSE CELA A TON VOISIN

Le duc Charles Guillaume de Brunswick, qui vivait il y a une soixantaine d'années, attachait un grand prix à la stricte observation des fêtes et des dimanches. Un jour, il apprend que les paysans d'un village avaient l'habitude de se réunir à l'heure de l'office dans un cabaret, et de passer à boire tout le temps qu'ils auraient dû être à l'église. Le duc, vêtu d'une redingote grossière boutonnée jusqu'au menton, se rend le dimanche dans l'auberge qu'on lui avait indiquée. Au moment où la cloche appelait les fidèles à la prière, arrive la troupe des mécréants précédée d'un large et lourd personnage que, à son nez rubicond, à sa figure enluminée, on pouvait aisément reconnaître pour le président de la bande joyeuse. Il s'assied au bout de la table et fait assoir le duc à côté de lui, non toutefois sans jeter un regard de défiance sur ce convive que personne ne se rappelait avoir vu dans la chère enceinte du cabaret. Cependant l'aubergiste apporte devant le président une énorme cruche d'eau-de-vie. Celui-ci la prend avec les deux mains, en avale une bonne dose, et la remet au duc en lui disant : *Passe cela à ton voisin.* La cruche revient ensuite au président, qui, après lui avoir donné une cordiale accolade, la remet en circulation. Chaque convive la saisit successivement avec bonheur et la quitte en disant : *Passe cela à ton voisin.* A la troisième tournée de la bienheureuse cruche, le duc se lève avec colère, débou-tonne sa redingote, et, laissant voir à tous les regards son uniforme bien connu et ses insignes de souverain, il donne de toutes ses forces un soufflet au président, en lui disant : *Passe cela à ton voisin.*

Comme celui-ci hésitait, le duc saisit son épée en disant :

« Que celui de vous qui frappera trop doucement ou trop lentement prenne garde à lui, car j'en ferai bonne justice. »

A ces mots, tous les bras se lèvent, les soufflets pleuvent d'un bout de la table à l'autre, cinq ou six fois de suite, jusqu'à ce qu'enfin le duc, satisfait du châtiement qu'il vient d'infliger à cette incorrigible troupe de buveurs, les laisse en repos. On dit que, le dimanche suivant, nul d'entre eux ne fut tenté de retourner au cabaret.

CE QU'IL Y AVAIT DE MIEUX A FAIRE

Georges. — Oh ! mon papa, ça me chagrine beaucoup quand je pense combien je fais de la peine à maman.

Le papa. — Ça c'est bien, mon enfant ; mais ta mère ne s'est pas plainte de toi !

Georges. — Elle est bien trop patiente pour le faire, va. Ainsi, elle m'envoie souvent faire des commissions dans les magasins et quand c'est loin, je sais bien qu'elle se fâche si je suis longtemps et qu'elle est pressée.

Le papa. — Mais cela n'arrive pas souvent, je pense !

Georges. — Oh, si, papa, maman est presque toujours très pressée.

Ainsi, elle se prépare à faire de la pâtisserie et à la dernière minute elle voit qui lui manque de la cannelle ou de la muscade ; ou bien c'est de la farine ou des œufs, ou du raisin sec. Alors, il faut que je courre chercher ce qui manque et, si c'est loin, ma pauvre maman s'impatiente et ça me fait de la peine.

Le papa (l'embrassant). — Tu es un bon enfant ; mais que puis-je faire à cela ?

Georges (vivement). — J'ai pensé, moi, que le mieux c'était que tu m'achète une bicyclette.

EST CE TOUT

Le papa (rentrant de son bureau). — Bonjour, ma chère amie. Paul a-t-il été sage, aujourd'hui ?

La maman. — Pas trop.

Le papa. — Qu'a-t-il donc fait ?

La maman. — Il a coupé la queue du chat, cassé trois carreaux, laissé couler l'eau du cabinet de toilette sur le plancher, cassé une dent à la cuisinière et mis le feu dans le hangar.

Le papa. — Est-ce tout ? Allons, il n'a pas encore été trop méchant.

CE QUI PLAÎT A UNE FEMME

C'est de lui dire qu'elle est une petite femme intelligente.

Qu'elle est bien habillée.

Qu'elle est fascinante.

Qu'elle fait honneur à l'homme qui l'accompagne.

Qu'elle inspire son mari en tout ce qu'il entreprend.

De la traiter avec respect et courtoisie.

De la consulter souvent et sur tout.

Mais ce qui lui plaît le plus, c'est d'être aimée par un homme de haute valeur, assez fort pour la diriger dans le bon chemin sans qu'elle s'en aperçoive.

LA SCÈNE SE PASSE DANS UN CHAIR

Premier voyageur (poliment). — Pardon, monsieur, seriez-vous assez bon pour me prêter vos lunettes un moment ?

Second voyageur. — Bien volontiers, monsieur (il les lui passe).

Premier voyageur (après les avoir ajustées). — Mais c'est qu'elles me vont parfaitement ; on les dirait faites

pour moi. Monsieur est sans doute comme moi, il ne peut lire sans lunettes.

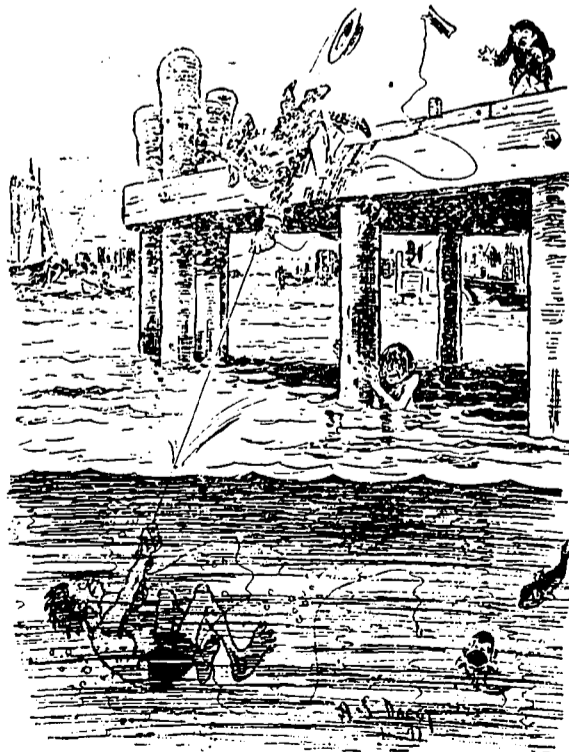
Second voyageur. — Non, monsieur !

Premier voyageur. — Eh bien, dans ce cas, auriez-vous l'obligeance de me passer votre journal, puisque vous ne le pouvez lire ?

ARDENT AMOUR

— Oui, Henri, j'aime tant cette fille-là que je l'épouserai quand même elle aurait dix frères.

L'INSTINCT DES AFFAIRES



Miton (qui assiste à une tentative de sauvetage, à l'abri du quai). — Je parie que le petit Jacob, sais ce qu'il fait. Le pêcheur se sert d'une bonne ligne de soie et Jacob veut l'avoir.

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 17 JUILLET 1897

Les Enfants Martyrs

DEUX INNOCENTS

DEUXIÈME PARTIE

Par les Grandes Routes

VII

(Suite)

Charlot et Criquet n'en pouvaient plus.

—Allons, un peu de courage ! dit Borouille.

Et tapant sur ses poches :

—J'ai de quoi vous reconforter...

—Tu as de l'argent ?

—Un peu !

Charlot avait peur. L'air sinistre de Borouille l'effrayait. Quant à Criquet, naïf, il répétait :

—Est-il veinard tout de même, ce Borouille !

—Voyons, délibérons. Où voulez-vous que je vous conduise !... Nous pouvons prendre le train et débarquer à Paris. Moi, je ne serais pas éloigné de négliger un peu la capitale pour explorer la province... On la néglige trop la province... Il y a pourtant des coups à faire...

C'était son mot. C'était évidemment sa seule préoccupation.

—Moi, je vais du côté de Maubeuge, dit Charlot. Je veux revoir Bertine.

—Et moi aussi, alors, dit Criquet.

—Bon, va pour Maubeuge...

—Oui, mais je n'en puis plus, Borouille ! dit Charlot.

Et il se laissa tomber, harassé, sur la berge de la Seine.

—Soit ! reposons-nous, dit Borouille.

Et donnant de l'argent à Criquet :

—Tiens, Criquet, tu trouveras bien une auberge aux environs... Achète du pain, du fromage et de l'eau-de-vie...

Charlot le regardait et tout à coup il pâlit affreusement.

Pendant la nuit il n'avait rien remarqué d'étrange chez le jeune garçon.

—Borouille ! Borouille ! dit-il effaré !

—Quoi !

Et Charlot, du doigt, montrait les vêtements du bandit.

Sur les manches de la veste de velours marron, — cadeau de Criquet, — du sang était séché, mais bien visible quand même.

Sur les mains, des traces de sang, aussi ; sur les épaules du sang encore.

Charlot, terrifié, demandait :

—Qu'est-ce que tu as là ?...

Borouille devint blême. Mais se remettant vite :

—J'ai saigné du nez, dit-il tranquillement.

Il se laissa dégringoler le long de la berge et se lava la figure, les mains, lava aussi son veston, fit disparaître toutes les taches.

Charlot le regardait faire et dans sa tête deux idées se rapprochaient, pour se confondre et n'en être bientôt plus qu'une :

L'argent mystérieux qui remplissait les poches de Borouille !

Le sang qui souillait ses vêtements !

Lorsque Borouille eut fini sa lugubre besogne :

—Nous ne pouvons pas rester là, dit-il... Sur le bord de la Seine, il y a des auberges... et il me semble que pas loin d'ici, il doit s'en trouver une où je suis venu une fois, quand j'étais gosse... Nous y serons tranquilles... Cherchons-la...

Ils se remirent en route, silencieux.

Et Charlot, qui marchait derrière lui, regardait machinalement les épaules de l'assassin, ces épaules sur lesquelles avait sauté le sang du jardinier.

Borouille s'arrêta, montrant une maisonnette au bord de l'eau, délabrée et sordide, avec des bosquets derrière.

—C'est là, dit-il, je me souviens maintenant.

Un vieux à l'œil faux, à cheveux gris, au visage boursoufflé, balayait le seuil de la porte.

Borouille se présenta hardiment.

—Nous venons à déjeuner, dit-il. Et nous prendrons une chambre. Nous venons de loin. Nous cherchons du travail. Et nous avons besoin de nous reposer...

L'homme s'appuya sur son balai et les examina.

—Vous avez de quoi payer ?...

—Il nous reste quelques sous, assez, probablement, se hâta de répondre Borouille.

—Entrez. On vous fera une omelette.

Il était huit heures du matin.

Un poêle ronflait dans la pièce, emplie d'une chaleur lourde.

—Nous resterons chez vous jusqu'à demain, dit Borouille à l'aubergiste... Demain, nous repartirons...

—A votre aise, mon petit homme. Seulement vous payerez d'avance.

—Tout de suite, si vous voulez !

Et il paya. Après avoir déjeuné, Criquet et Charlot passèrent le reste du jour à dormir.

Quant à Borouille, il essaya de chercher le sommeil, mais vainement ; fiévreux, inquiet, il ne pouvait tenir en place ; alors, il fit monter un litre d'eau-de-vie dans la chambre qu'ils occupaient tous les trois, et s'attabla.

Il fut bientôt ivre-mort.

Vers cinq heures du soir, Charlot se réveilla, Il se sentait frais et dispos.

Il descendit sans faire de bruit, pour ne point réveiller Criquet.

Dans la cuisine éclairée par une lampe à pétrole, le vieil aubergiste préparait son repas du soir. Il faisait sa cuisine lui-même.

—Qu'est-ce que vous mangerez pour votre dîner ? demanda-t-il à l'enfant.

—Ce que vous voudrez... Nous ne sommes pas difficiles.

L'aubergiste semblait en veine de curiosité.

—Et vous venez de loin comme cela ?

—Oui, dit vaguement Charlot. La saison est dure. On ne veut d'ouvriers nulle part.

—Et vous allez à Paris, probablement ?

—Non. Qu'est-ce que nous ferions à Paris ? Nous espérons toujours qu'on nous donnera de la besogne le long de notre route, dans quelque fabrique, dans quelque usine.

—Quel est votre métier ?

—J'ai été apprenti dans un fabriquo de tissus.

Le vieux se tut. La cuisine appelait toute son attention.

Sur la table, un journal traînait : le *Petit Montais*. Charlot le prit, pour se distraire, et le parcourut en se chauffant les pieds au feu qui pétillait. Dehors, la neige tombait. La campagne était toute blanche. La lune l'éclairait d'une lumière bleutée.

—C'est le journal qui vient d'arriver, dit l'aubergiste. Il paraît que la nuit dernière, un assassinat a été commis aux environs de Mantes...

—Ah ! fit Charlot.

Et il lut les faits divers.

Le vieux l'observait du coin de l'œil. Le *Petit Montais* racontait ce que nos lecteurs connaissent : la femme du jardinier, ne voyant pas revenir son mari, était accourue précipitamment à la maison, accompagnée par des voisins ; on avait trouvé le pauvre homme étendu raide mort ; immédiatement la justice avait été prévenue et la gendarmerie mise sur pied ; la femme avait déclaré ne point retrouver, dans un des tiroirs du secrétaire brisé, une somme de trois cents cinquante francs, en menue monnaie et on quelques pièces d'or, qui s'y trouvait avant son départ. Le journal donnait ensuite de nombreux détails sur le crime : le sang et la cervelle du jardinier avait sauté sur les mubles. "Nul doute, disait-il, que les vêtements de l'assassin n'en soient couverts."

Charlot replia le journal d'une main tremblante. Il essuya son front où coulaient des gouttes de sueur, et ses yeux un instant se voilèrent.

Pour l'enfant, cela ne faisait plus de doute : l'homme qui avait assassiné le jardinier, c'était Borouille.

L'argent venait de l'horrible crime. Et c'était avec cet argent-là qu'il avait mangé, le matin ; c'était grâce à cet argent que, depuis le matin, il avait si bien dormi ; c'était avec cet argent qu'il allait manger encore tout à l'heure !...

Il eut un éblouissement. Sa tête chancelait, ballante. Il sentait qu'il s'effondrait pour ainsi dire et tombait de sa chaise.

Une main vigoureuse le retint.

—Eh bien ! eh bien ! mon petit, vous vous endormez ?

C'était l'aubergiste qui le secourait.

Il reprit connaissance et essaya de sourire.

—Oui, dit-il. Il fait si chaud ici !

Il se lava, pas trop solide sur ses jambes. Il alla ouvrir la porte et resta quelques minutes dehors. Le froid le remettait. Il rentra.

L'aubergiste lui montra une table servie :

—Vous pouvez aller dire à vos camarades de descendre...

Charlot monta. Criquet venait de se réveiller. Quant à Borouille, son ivresse était complètement dissipée, et il se lavait la tête dans un seau d'eau glacée.

Cinq minutes après, ils étaient à table.

Le veston de velours de Borouille était séché ; on n'y voyait plus de traces de sang.

Mais les yeux de Charlot y étaient attachés invinciblement, retournés là par une force mystérieuse.

Parfois, des tremblements violents secouaient le pauvre petit de la tête aux pieds.

—Tu ne manges pas ? disait Borouille, qui dévorait.

—Non.

—Tu n'as pas faim ?

—Non.

—Tu n'es pas malade ? interrogea Criquet avec inquiétude.

—Pas du tout. Ne fais pas attention à moi.

Il lui semblait qu'il y avait du sang sur tout ce qu'on lui offrait. Il aurait bien voulu avertir Criquet ; mais comment le faire sans exciter les soupçons de Borouille ?

Il regardait celui-ci à la dérobée.

Le jeune garçon était si calme, paraissait si tranquille que Charlot se demandait :

—Est-il vraiment l'assassin ? Est-ce que je ne me trompe pas ?.. Mais, s'il n'avait pas tué, d'où viendrait cet argent ? Non, non ! ce ne peut être que lui !

Après le dîner, Borouille but encore de l'eau-de-vie. Il voulait forcer Charlot à l'imiter, mais l'enfant résista. Quant à Criquet, il tint tête au bandit. Cela l'amusa.

—Tu vas te griser ! répétait Charlot.

—Mais non, mais non, répétait Criquet, la langue pâteuse.

Charlot le poussait du pied sous la table, mais l'autre ne comprenait pas. Il buvait toujours, amusé par Borouille qui débitait mille sottises.

Au train dont ils allaient, ils rouleraient bientôt sous la table.

L'aubergiste les poussa dans leur chambre.

Borouille emporta l'eau-de-vie.

Et ils continuèrent de boire.

—Je t'en prie, Criquet, disait l'enfant, si tu as un peu d'affection pour moi, cesse de boire.

—Bah ! c'est la première fois de ma vie ; je ne fais de mal à personne.

—Mais tu me fais de la peine à moi.

Criquet avait déjà trop bu pour comprendre. Les paroles ne lui arrivaient plus que comme un bruit très lointain et confus.

Il s'endormit.

Borouille aussi ne tarda pas à en faire autant.

Et ils n'eurent même pas la force de monter dans le lit. Ils restèrent couchés sur le plancher. Bientôt ils ronflèrent.

Soul, Charlot resta, infiniment désolé.

Dans quelles mains était-il tombé ? Si la justice le découvrait auprès de Borouille, il serait accusé de complicité avec ce dernier d'avoir assassiné le jardinier de Mantos.

Il ne devait pas rester là plus longtemps. Il s'en irait.

Il essaya de réveiller Criquet avec prudence. Mais l'infirmes ne bougea pas. Il le souleva, le roula, le pinça, lui jeta de l'eau froide sur le visage. Rien n'y fit.

Fallait-il donc abandonner Criquet ? Il hésita ; mais l'épouvante fut la plus forte, l'horreur surtout. Il crayonna quelques lignes qu'il glissa dans la poche de Criquet.

Dans cette lettre, il disait :

« Mon Criquet, je me suis enfui. Nous ne saurions être un jour de plus les amis de Borouille. J'aurais voulu, ce soir, te raconter bien des choses ; mais tu n'étais pas en état de m'écouter. Adieu. Tu sais où je vais. Tâche de me rejoindre sur la grande route ; si tu ne me rejoins pas avant que j'arrive à Saint-Remy, nous serons encore une fois séparés. Je veux emmener Bertine avec moi ; nous irons chercher du travail. Ne dis pas un mot de cela à Borouille. C'est un méchant garçon. Il me tuerait. Mais, je t'en supplie, mon bon Criquet, ne reste pas une heure avec lui, ou tu serais perdu ; oui, mon Criquet, tu seras perdu »

Il ouvrit une fenêtre. La maison était basse. Il se laissa dégringoler par une gouttière et s'éloigna à grands pas.

Quand il se retourna, une minute après, vers la maison, il ne vit plus rien ; elle avait disparu dans les ténèbres.

Il soupira en pensant à Criquet. Il avait remarqué que l'infirmes se laissait aller facilement à obéir à Borouille. Celui-ci ordonnait, et Criquet obéissait, non point, par peur, mais plutôt par une sorte d'admiration dénuée d'envie. Borouille avait tout ce que Criquet n'avait pas : force et beauté. Borouille, pour Criquet, était donc supérieur. Il était naturel qu'il ordonnât.

Reposé par une journée de sommeil, Charlot, content de ne plus se sentir sous la domination de Borouille, ne s'aperçut point pendant les premières heures de sa fuite, que son estomac criait famine.

La neige avait cessé de tomber, les nuages s'étaient dissipés ; la lune brillait très pure, et la gelée déjà faisait craquer la blanche nappe immaculée qui s'étendait sous ses pas.

Comme il voulait arriver très vite aux environs de Saint-Remy, il ne pouvait s'arrêter à demander de l'ouvrage.

Il se contenta de mendier le long du chemin de ferme en ferme. Sa gentille et intéressante figure excitait l'intérêt : on lui refusait rarement. Il couchait dans une écurie, dans une grange. Peu lui importait.

Ce fut ainsi, sans encombres, qu'il arriva à Saint-Remy.

Il n'osa pas se rendre tout de suite au village, où des ouvriers pouvaient le reconnaître. Il rôda aux environs de la fabrique, s'éloignant bien vite dès qu'il apercevait du monde.

Le soir, après la sortie des ateliers, il eut la chance de rencontrer une petite fille, nommé Désirée, une apprentie qu'il savait discrète. Elle regagnait, en s'amusant à faire des glissades sur la neige, la maison de ses parents.

Il l'aborda.

Comme il faisait très noir, elle ne le reconnut pas tout d'abord.

Il lui dit son nom, tout bas. Et aussitôt il s'informa de Bertine, ajoutant qu'il se confiait à Désirée en lui recommandant le silence, si elle ne voulait pas le perdre.

Désirée lui apprit tout ce qui s'était passé : les bontés de Mabilot pour Bertine, dont celle-ci l'avait récompensé en lui volant sa montre ; — la découverte de la montre dans le lit de Bertine, c'est-à-dire la preuve évidente de sa culpabilité ; l'interrogatoire ; son arrestation.

—Et que va-t-il arriver ? demanda Charlot désespéré.

—Demain, elle doit partir pour la prison de Maubeuge.

—Demain, ah ! mon Dieu ! Et moi qui viens de si loin pour la revoir, par cet hiver, ce froid, cette neige, en mendiant !... Et je ne la verrai pas... Et elle est enfermée dans le caveau, n'est-ce pas ?

—Non. C'est encore une des bontés de M. Mabilot.

—Où est-elle ?

—Dans la petite pièce qui est près du bureau...

—Ah !...

Et il s'en alla en pleurant. Désirée se mit à faire des glissades le long de la route, sans plus songer à Charlot.

Celui-ci alla s'asseoir sur la bruyère d'un petit bois situé à un kilomètre de la fabrique.

Et là il se mit à réfléchir.

Bertine coupable d'un vol ! Était-ce possible ? Non, cette accusation cachait un mystère que Bertine lui expliquerait aisément, sans doute.

La petite Désirée avait parlé aussi, à plusieurs reprises, des bontés de Mabilot !... Mabilot avait donc bien changé ?

—J'attendrai que la nuit soit plus avancée, se dit Charlot... Je pénétrerai dans la fabrique et je verrai Bertine... Tant pis s'il m'arrive malheur !...

Et comme le froid l'engourdissait, il se mit à courir le long du bois, pour se réchauffer.

Vers dix heures, il redescendit vers la fabrique.

Il ne vit pas de lumière aux fenêtres de la maison de Mabilot. Le contremaître dormait sans doute.

A l'autre extrémité du jardin, il grimpa sur le muré boulé.

—Pourvu que Bull me connaisse, se disait-il.

Quelques pierres s'étant détachées, cela fit un peu de bruit. Le dogue était dans sa niche. Il sortit grondant, flaira, et tout à coup, se précipita vers l'endroit où se tenait Charlot.

—S'il ne se tait pas, je suis perdu ! murmura celui-ci.

Il avait eu soin de conserver un gros morceau de pain. Cela devait constituer son dîner. Il s'en était privé en cette prévision.

Il en cassa la moitié et la lui jeta.

Le dogue n'y prit pas garde et continua de gronder.

Alors, il lui parla... Bull, surpris, se tut... Il commençait à se souvenir... Il se rapprocha, remua la queue... Et il se décida à happer le morceau de pain.

—La paix est faite. Ne perdons pas de temps...

Il se laissa dégringoler, flatta Bull... et comme le brave animal allait se mettre à aboyer de joie, il lui tint fermées dans ses mains les formidables mâchoires et le calma en lui parlant tout bas.

Il courut vers la fabrique, escalada de nouveau le mur et se trouva dans la cour. Là, dans la crainte de quelque surprise, il se tint tranquille un moment. Mais il ne vit rien de suspect.

Il traversa la cour et se dirigea vers le bureau.

Ah ! comme son cœur battait à l'idée de Bertine !

Mais comment allait-il la retrouver et que pourrait-il faire pour elle ?

Il s'approcha de la fenêtre, passa la main à travers les barreaux et frappa doucement.

En même temps il appelait :

—Bertine ! ma petite Bertine !

Bertine était assoupie sur sa chaise. Elle dormait, depuis le départ de Mabilot, d'un lourd sommeil troublé de mauvais rêves.

Et dans son sommeil elle invoquait son unique ami, elle appelait son unique soutien.

—Charlot ! mon Charlot !

Et le cauchemar devenant trop sinistre, elle fit un grand effort pour crier et cet effort la réveilla.

Heureusement elle avait rêvé !...

Son cœur fut soudain soulagé d'un terrible angoisse et, passant ses doigts sur son front, elle les retira mouillés.

Elle se rassit, murmura :

—Non, je ne veux plus dormir. . .
 Et elle resta songeuse, abîmée dans sa désolation.
 Soudain, elle relève la tête.
 Il lui semble qu'elle a entendu qu'on l'appelait.
 Mais elle sourit, désespérée.
 C'est la suite de son rêve, de sa fièvre de tout à l'heure.
 Elle songe toujours, les yeux fermés.
 —Bertine, ma petite Bertine, est-ce que tu n'es pas là ?
 Elle se dresse, effarée.
 Elle a pourtant bien entendu. Cette voix part de la fenêtre. . .
 Elle s'élançe. . . Oui, quelqu'un est dans la cour, qui frappe aux carreaux. . . Elle ne voit pas. . . Le mur voisin rend la nuit trop obscure, elle ne peut rien reconnaître. . . Mais c'est Charlot, son cœur le crie, c'est Charlot. . .

Et cette fois, non plus en rêve, c'est bien vraiment qu'elle l'appelle, ivre, folle de joie :

—Charlot ! Mon Charlot ! !

Elle ouvre la fenêtre bien vite et accroche ses petites mains aux barreaux. Et elle se penche. Elle regarde, fiévreuse.

—C'est toi, Charlot ?

Un cri de joie lui répond.

—C'est toi, Bertine ?

Et leurs mains se serrent, Charlot les prend, les presse en pleurant contre son cœur, les embrasse de toutes ses forces.

—En prison, dit-il, te voilà en prison !

—Oui, et je ne l'ai pas mérité. . . Je n'ai rien volé. . .

—N'est-ce pas que tu n'es pas une voleuse ?

—Le croyais-tu ?

—Oh ! non.

—C'est Mabillot qui est cause de tout.

—Je m'en doutais !

—Oui, mais ce que tu ne sais pas, c'est qu'il voulait se faire aimer de moi, après ton départ, mon Charlot. Moi, j'ai refusé. De là sa haine. . . De là sa vengeance. . .

—Ah ! le misérable ! Si je le tenais. . . Maudits barreaux !

—Que fais-tu, mon Charlot ? . . . Qu'est-ce que tu essayes ?

Charlot tentait d'arracher les barreaux.

—Il me faudrait un outil.

—Tu en trouveras dans le hangar. . . Tu veux donc me délivrer ?

—Oui. . . je me suis sauvé de la colonie pénitentiaire pour venir te rejoindre. . . Nous fuirons. . . Nous vivrons comme nous pourrions. . . ou bien, si nous ne pouvons vivre, nous mourrons ensemble, voilà tout. . .

—Vite, vite, mon Charlot. . . car j'ai le pressentiment que le contremaître reviendra me voir encore pendant la nuit.

L'enfant courut au hangar, y découvrit une pince. En cinq minutes, il eut creusé la pierre et descellé un barreau. Le passage était suffisant. Bertine sauta dans la cour. Les deux enfants s'étreignirent.

—Oh ! que je suis heureuse ! disait Bertine.

—Ce n'est pas fini. Ne te réjouis pas trop !

Il lui prit la main et l'entraîna. Derrière le mur du jardin potager on entendit gronder Bull. Bertine trembla.

—N'aie pas peur ; c'est un ami.

Il aida Bertine à grimper sur le mur. Quand il y fut, il parla à Bull, l'apaisa, descendit et lui donna le reste de son pain. Pendant ce temps-là, Bertine descendait elle-même. Bull se laissa caresser par elle.

Ils traversèrent le jardin et bientôt furent dans la campagne. Tout en marchant très vite, Charlot disait :

—Ecoute, Bertine. Si nous nous attardons aux environs de Saint-Remy, on aura bientôt mis la main sur nous. Es-tu assez forte pour marcher toute la nuit, malgré le froid, malgré la neige. . .

—Je n'aurai pas froid, Charlot, je te le promets.

Ils ne pensaient plus à tout ce qu'ils avaient souffert dans le passé ; ils ne pensaient pas au froid aigu de cette nuit de plein hiver qui les faisait greloter malgré eux ; ils ne pensaient pas aux misères qui seraient leur vie du lendemain et des jours suivants. Ils ne pensaient qu'à une seule chose, c'est qu'ils étaient enfin réunis et ils se trouvaient heureux.

Cependant quand ils eurent marché pendant trois ou quatre heures, il fallut se reposer.

Charlot avait grand-faim, Bertine aussi. La soif les torturait.

Ils avaient pris, naturellement, la route de Belgique.

—Comme cela, disait Charlot, en nous tenant à deux pas de la frontière, si les gendarmes veulent te reprendre, nous aurons bientôt fait de passer à l'étranger, nous sommes courageux et travailleurs ; nous trouverons de l'ouvrage.

Ils arrivaient sur la limite de la forêt qui entre en Belgique par ses ramifications. En cas de poursuite, ils pouvaient se jeter dans le bois et échapper longtemps aux recherches.

Epuisée de fatigue, Bertine dut avouer qu'elle ne pouvait plus faire un pas.

Charlot retira la neige sur un tronc d'arbre à demi pourri.

—Assieds-toi, dit-il, je vais essayer de ramasser du bois. J'ai des allumettes et un morceau de journal. Nous ferons un feu de sarments.

—Ne me laisse pas seule. J'aurais peur.

—Cinq minutes seulement. Et je n'irai pas loin. Je vais me mettre à chanter. Tu m'entendras. Ça te rendra du courage.

Il partit, en chantant.

Le matin approchait. La lune avait disparu. La nuit était encore épaisse et le vent, qui venait de se lever, mugissait lamentablement dans les arbres.

Bertine frissonnait. Elle entendait pourtant la voix de Charlot et malgré tout elle avait peur.

Mais bientôt l'enfant revint.

—Suis-moi, dit-il. Dans l'intérieur du bois, tu ne sentiras pas le vent, comme sur la bordure, et je t'ai allumé du feu. . .

En effet, à quelques centaines de pas, un feu brûlait.

Les deux pauvres petits s'agenouillèrent tout près, se réchauffèrent avec de petits rires de bonheur.

—Si tu étais une vraie femme, dit tout à coup Charlot, tu t'installerais ici, pendant que moi je tâcherais aux environs de découvrir une ferme, et d'y trouver un peu de pain. Moi, je n'ai rien à craindre, de ce côté. Si les gendarmes te cherchent, ils ne feront pas attention à un garçon. Qu'en dis-tu ?

—Non, mon Charlot, je te suivrai partout.

—Ce sera comme tu voudras.

Il l'embrassa. Elle lui rendit son baiser.

Ils restèrent là deux ou trois heures à se reposer. Charlot, dans une coupe voisine, avait trouvé des fagots et avait confectionné une hutte. Bertine, à l'abri, les pieds au feu, dormit pendant une heure, doucement, sur son épaule.

Il n'osa faire de mouvement pour la réveiller.

Il la regardait avec une tendresse infinie. Le jour était venu ; il pouvait maintenant la voir et l'admirer. Malgré les émotions des derniers jours, malgré la grande fatigue de cette première nuit, malgré la faim, elle avait la figure reposée et souriante. Même dans son sommeil, on devinait qu'elle était heureuse de se trouver près de son Charlot. Il lui tenait les deux mains et embrassait, du bout des lèvres, ses cheveux dénoués.

Et pour ne point la réveiller, il n'osait entretenir le feu.

Ce fut une sensation de froid qui la réveilla.

—Tiens, j'ai dormi ! dit-elle en riant. . .

Et secouant sa chevelure en désordre, qu'elle essaya d'arranger tant bien que mal :

—J'ai dormi, et j'ai fait un joli rêve. . . J'ai rêvé que nous n'étions plus seuls, comme aujourd'hui. . . qu'une dame nous protégeait, qui avait une figure bien triste et bien douce, qu'elle nous embrassait tous les deux avec la même tendresse. . .

—Ah ! dit Charlot. . . Et cette femme, tu l'avais déjà vue ?

—Non.

—Et qu'est-ce qu'elle était ?

—Je ne sais pas, Charlot, mais je l'appelais *maman*. . . et je répondais à ses caresses par des baisers bien forts.

Ils se turent, soudain.

Ce simple et gentil mot de *maman*, jeté dans leur vie, dans leur abandon de pauvres êtres martyrs, les avait tout à coup bouleversés. . .

Il fallut songer à partir. Il ne pouvaient rester là plus longtemps.

Ils avaient faim.

Ils prirent la grande route qui traverse le bois et marchèrent jusque vers le milieu du jour. Vers midi, ils entendirent une cloche résonner. Et presque aussitôt ils se trouvèrent hors du bois.

Devant eux dans la plaine, un gros village. C'était Solre.

Eparpillées dans la plaine, jusqu'au plus lointain du paysage, des fermes, des fabriques, des usines.

Et le ciel était tout chargé de nuages amassés par les longs panaches de fumée qui s'échappaient des usines.

—Là, dit Bertine, nous trouverons à manger. J'ai bien faim, mon Charlot.

Il avisa une maisonnette pauvre sur le bord même du bois. Elle était bâtie en terre avec un toit de tuiles rouges, derrière il y avait cinq ou six remises à pores et, tout autour, un jardin, fermé par une haie d'épines vives.

—Entrons, dit Charlot.

Ils ouvrirent dans la haie une barrière faite de genets entrelacés et suivirent un sentier qui menait à la maison.

Une femme sortit aussitôt.

—Qu'est ce qu'il y a pour votre service ? dit-elle soupçonneuse.

Elle était maigre, toute petite et comme recroquevillée. Son visage était brun, tirailé de rides, percé de deux yeux noirs, inquiets et très brillants. L'allure point méchante.

—Nous venons de loin, nous cherchons de l'ouvrage et nous avons bien faim, madame, dit Bertine.

—D'où venez-vous ? Où habitent vos parents ?

—Nous venons de Maubeuge. Nous n'avons pas de famille. . .

—Qui prenait soin de vous ?

—Personne !

—C'est impossible...

Charlot s'enhardit. Si cette femme les interrogeait, c'est qu'elle s'intéressait à eux. Il crut qu'il ne fallait pas mentir.

—Nous sommes à l'Assistance publique...

—Ah ! je m'en doutais...

Et après un long silence :

—Entrez ! Vous mangerez tout votre saoul !

Et elle les fit passer devant elle sans cesser de tricoter.

C'était un intérieur pauvre de paysan, mais très propre. Les meubles étaient luisants. Nulle part un grain de poussière. Il y avait sur le feu une énorme chaudière accrochée à la crémaillère. Elle souleva le couvercle. La chaudière était pleine de pommes de terre.

—C'est la pâtée de mes pores ! dit la paysanne. Mais les pommes de terre qu'ils mangent, c'est les mêmes que celles que nous mangeons... En voulez-vous ?...

—Oh ! oui, madame, oh ! oui !

Et leurs yeux brillaient. Et leurs lèvres s'entr'ouvraient.

—Il y en a des pourries. Choisissez celles qui ne le sont pas...

Ils obéirent, en prirent quelques-unes. Elles étaient brillantes. Cela les fit rire. La paysanne leur coupa deux lourdes tranches d'un pain de ménage dont la croûte était blanche de farine. Elle leur mit une poignée de sel sur un bout de la table, un cruchon d'eau et deux verres.

—Voilà ! dit-elle. Mangez à votre appétit.

Elle s'assit, les pieds sur sa chaufferette, et tricota sans paraître s'occuper d'eux.

Ils mangeaient. Comme cela leur paraissait bon ! Et leurs yeux rieurs et reconnaissants remerciaient la vieille.

Charlot lui demanda :

—Oh ! madame, puisque vous êtes si bonne, vous devriez nous dire où nous pourrions trouver à travailler...

—Je vous emploierai peut-être, moi, dit-elle.

—Et nous resterions ici ?

—Oui.

—Et nous gagnerions notre vie ?

—Cela dépend de vous.

—Oh ! madame, qu'est-ce qu'il faudrait faire ?...

—Mangez... Mon fils vous expliquera ça.

Ils ne se firent pas prier. Ils puisaient dans la grande chaudière, éprouvaient en se brûlant les doigts, trempaient dans le paquet de sel et avalaient gloutonnement.

Enfin, ils furent rassasiés.

—Chauffez-vous, dit la paysanne, mon fils ne sera pas longtemps avant de rentrer.

Une heure après, environ, on entendit des pas crier sur la couche de neige dans le jardin.

—Voilà Jennekin, mon fils, dit la vieille sans se déranger.

Un jeune homme entra et jeta un coup d'œil surpris sur les deux abandonnés. Il était petit et d'allure chétive. Il ressemblait étonnamment à sa mère. Il pouvait être âgé de vingt-ans. Ses yeux noirs, très brillants, exprimaient, comme ceux de la mère, une sorte d'inquiétude mêlée d'astuce.

La mère et le fils se mirent à parler très vite, dans un patois que Charlot et Bertine ne comprenaient pas. Quelques expressions seulement leur rappelaient des mots déjà entendus à Saint-Remy. Mais ils ne saisirent pas le sens des phrases.

Puis Jennekin vint à eux.

—Vous voulez travailler ?

—Oh ! oui ! oh ! oui ! monsieur.

—Ce sera dur... très dur...

—Nous sommes forts...

—Bien. On verra.

—A quoi vous occuperez-vous, monsieur ? dit Bertine.

L'homme eut un vague sourire.

—Je vous dirai ça, mais reposez-vous aujourd'hui. Demain nous irons faire un voyage. Vous m'accompagnerez et je vous expliquerai ce que j'attends de vous.

La paysanne fit un lit dans la cuisine pour Charlot et dans un cabinet où elle couchait installa un autre lit pour Bertine.

—Vous serez bien là, ma petite... Vous voyez... Je ne suis pas mieux logée que vous... Nous ne sommes pas riches.

—Oh ! madame, nous n'aurons jamais été aussi bien.

La famille Jennekin n'était pas riche, en effet, et Charlot et Bertine, avant de se coucher, se demandaient quel était le travail mystérieux auquel on les destinait.

Mais ils étaient trop jeunes pour ne pas être insouciant.

Ils dormirent paisiblement.

Le matin, de bonne heure, — il faisait à peine jour, — la paysanne les réveilla.

—Habillez-vous, dit-elle.

Ils se hâtèrent. Quand ils furent prêts, elle leur servit un grand

boi de café noir mélangé de chicorée, puis leur coupa deux tranches de pain.

—Voilà pour votre déjeuner...

—Et nous allons travailler, madame ? demanda Charlot.

—Oui, dès aujourd'hui !

Jennekin entra.

Il avait un gros bâton noueux à la main, ferré aux deux extrémités. De hautes guêtres de cuir serraient jusqu'aux genoux sa jambe nerveuse. Il n'était peut-être pas très robuste mais il devait être d'une agilité merveilleuse. Une ceinture de cuir serrait sa courte blouse, — le sarreau bleu des populations du Nord.

—Venez ! dit-il.

Ils obéirent.

VIII

Quand ils furent sous bois, au bout d'une centaine de mètres, Jennekin lança un coup de sifflet strident, terminé par une modulation particulière.

Presque aussitôt sortit des broussailles un chien à poils rudes, gris fer, de la race des griffons, dont les yeux petits, vifs, presque humains, étaient à demi cachés sous des touffes de poils.

Il gronda, en apercevant Bertine et Charlot, et se tint à distance.

Jennekin l'appela, et, l'approchant des jeunes gens, l'obligea à recevoir leurs caresses.

Alors, ils se remirent en marche, Papillon suivait.

Il avait encore neigé pendant la nuit et Jennekin, de temps en temps, se baissait comme pour chercher des traces.

Charlot se pencha à l'oreille de Bertine et dit en confidence :

—Sais-tu quel travail nous allons faire ?

—Non.

—Moi, j'ai deviné... Nous allons sûrement faire de la contrebande...

—C'est difficile ?

—Non. Il faut être malin, voilà tout, à cause des douaniers.

Jennekin se rapprocha.

—Remarquez bien les chemins que nous suivons, dit-il. Prochainement il faudra que vous fassiez le voyage tout seuls.

Vers midi, ils passèrent la frontière et arrivèrent au gros village de Walcourt. Jennekin entra avec eux dans une auberge et l'on mangea. Puis, quand ils furent reposés, ils repartirent.

Vers quatre heures, sur le chemin de Charleroi, Jennekin quitta la grand'route et prit un sentier dans la campagne. On voyait une ferme à un kilomètre de là environ. C'est là qu'il se rendait.

Quand ils y furent :

—Vous pouvez vous reposer jusqu'au soir, dit-il. Nous ne rentrerons en France que pendant la nuit.

Comme ils étaient fatigués, ils dormirent l'un près de l'autre, dans le lit d'un domestique, à l'écurie.

Vers huit heures, il les réveilla, les fit manger, leur fit boire un peu de vin, puis ils entrèrent ensemble dans une pièce où étaient des ballots de différentes grosseurs.

Dans ces allées et venues, Papillon ne les quittait pas.

Jennekin commença par entourer le corps robuste du griffon d'une sorte de sac en cuir rempli de dentelles fines, et attacha le sac aux reins et aux épaules par des courroies, de manière que la charge ne basculât pas et restât toujours sur le dos, sans gêner la flexibilité des mouvements du chien. Papillon se laissait ajuster gravement, en personne habitué à ces sortes de choses et qui connaît son importance.

Quand il fut prêt, Jennekin lui ouvrit la porte.

Il ne lui donna aucun ordre. Dans la nuit noire où le vent soufflait, le chien partit aussi vite que sa charge lui permettait de courir et disparut.

—Il sera de retour à la maison avant nous, dit Charlot.

—Oui, fit Jennekin, s'il ne rencontre pas les douaniers et leurs chiens... Mais Papillon est rusé comme un renard.

Les contrebandiers emploient, on le sait, des chiens à passer des marchandises en fraude, et les douaniers emploient des chiens eux-mêmes, pour dépister les chiens fraudeurs et leurs maîtres. Il y a souvent ainsi des drames ignorés en ces parties de forêts qui avoisinent la Belgique, sur les limites du Nord et des Ardennes.

—A toi, Bertine, dit Jennekin.

Et il chargea la jeune fille d'un fort ballot qu'il attacha commodément. Il en fit autant pour Charlot.

—Cette fois, dit le contrebandier, comme vous n'êtes pas encore au courant, nous ne nous quitterons pas. Mais vous ferez bientôt le même trajet tout seuls. Cherchez des points de repère.

Jennekin mit lui-même un énorme ballot sur ses épaules, but un coup à sa gourde, prit son bâton ferré et ils partirent tous trois. L'homme ne s'inquiétait pas d'eux. Les chemins étaient glissants. Les charges étaient lourdes. Bientôt ils furent haletants ; Bertine surtout n'en pouvait plus.

Elle trébucha et tomba, avant que Charlot pût la retenir.

Jennekin venait de se retourner et les apercevait.

Il rebroussa chemin vers eux.

—J'aime pas les feignants ! dit-il avec rudesse.

—Je vous assure, monsieur Jennekin, ce n'est pas ma faute.

—Tiens, bois.

Il lui tendit sa gourde d'eau-de-vie. Elle avala une lampée qui lui brûla le gosier et la fit tousser. De grosses larmes roulaient dans ses yeux. Mais la rude liqueur l'avait réchauffée et lui avait donné une vigueur factice. Elle se leva.

—J'irai jusqu'au bout, monsieur Jennekin, dit-elle gentiment.

Il la regarda avec plus de bonté.

—Veux-tu te reposer ?..

—Non.

—Ne te gêne pas. Je te le permets. L'habitude viendra vite.

—Non, non, plus tard.

—Bon. Alors, en marche.

Et se tournant vers Charlot :

—Et toi, mon petit homme, le métier te plaira-t-il ?

—Beaucoup, dit naïvement l'abandonné.

—Tu n'es pas trop fatigué ?

—Pas trop. Ça va encore.

—Veux-tu boire une lampée ?

—Ce n'est pas de refus.

Et, toussant lui aussi, après avoir bu, il dit :

—Elle est bonne, cette eau-de-vie-là..

—C'est du peckey.

Ils se mirent en route. Lorsque Jennekin jugea qu'ils arrivaient aux abords de la frontière, il les fit se cacher dans un bois, enleva son ballot et leur ordonna d'attendre.

Puis, il disparut en se glissant, en rampant presque.

Il avait à franchir la première ligne de surveillance, sur le territoire français. Il voulait s'assurer qu'aucun danger n'existait ce soir-là pour lui, dans cette partie des bois. Il connaissait toutes les ruses des douaniers, de même, du reste, que les douaniers étaient au courant de toutes ses ruses. C'était une lutte perpétuelle entre eux ; une seule fois, Jennekin avait été pris. Il avait été condamné à six mois de prison et il avait gardé contre le brigadier Pimperlot une de ces rancunes mortelles d'homme du Nord qui reste calme en apparence, se contient et continue de sourire, jusqu'au jour où il trouve l'occasion de satisfaire sa vengeance.

Quand, après que Jennekin fût sorti de prison, les deux hommes se rencontrèrent à l'auberge de Solre un dimanche après vêpres, ils se regardèrent en silence, se toisèrent, comme deux lutteurs qui essayent leurs muscles, avant d'en venir au combat.

Tous les buveurs s'étaient levés silencieux.

Jennekin dit, et la phrase eut peine à sortir entre ses dents serrées :

—Je te revaudrai ça, Pimperlot..

Le brigadier répliqua sans l'ombre de colère :

—Quand tu voudras, Jennekin.

Il y avait trois ans de cela.

Son exploration terminée, Jennekin revint au bout d'une heure ou deux retrouver Charlot et Bertine. Ils rechargèrent leurs ballots et repartirent. La frontière était tranquille. Ils la passèrent sans difficulté, sans fâcheuses rencontres. Les deux lignes furent ainsi traversées.

La neige, se faisant leur complice, recouvrait derrière eux les traces de leurs pas.

Alors, complètement rassuré, Jennekin alluma sa pipe et ralentit la marche. Il fit encore reposer Bertine, la réconforta d'une gorgée de peckey, ainsi que Charlot.

Ils arrivèrent avant l'aube, non loin des bordures, à peu de distance de la maison de Jennekin. Les ballots furent déposés dans le bois, en un endroit extrêmement broussailleux.

Et entrèrent à la maison.

La mère Jennekin, déjà levée, tricotait devant le feu.

Et devant le feu aussi, se rôtissant le museau : Papillon.

Quand son maître entra, il vint le caresser, puis il fit également des caresses aux petits, et il alla se recoucher.

—Es-tu content d'eux ? dit la vieille, montrant les enfants.

—Oui. Ce n'est pas robuste, mais c'est courageux.

Elle leur donna à chacun un grand bol de café noir sucré, et leur coupa du pain.

—Maintenant, dit-elle, vous n'avez plus qu'à manger et à vous reposer aujourd'hui et demain, peut-être même après-demain. Vous le voyez, il y a de durs moments dans le métier, mais il y a aussi du bon temps.

Telle fut leur vie pendant les jours qui suivirent.

Ils étaient bien soignés. Seulement ils ne sortaient pas. Jennekin ne recevait personne. Il s'absentait souvent, en dehors de ses courses à la frontière, sans doute pour se débarrasser de ses marchandises.

La mère Jennekin avait dit aux enfants :

—L'hiver est rude. Restez à la maison. L'Assistance publique doit vous faire chercher. Si vous sortiez, vous seriez repris.

Et quand elle allait au village pour des commissions, ou les dimanches pour assister aux offices, elles les enfermait.

Du reste, Charlot et Bertine se trouvaient heureux ainsi. Leur affection l'un pour l'autre augmentait tous les jours. Et ils ne se plaignaient même pas de leurs expéditions nocturnes, puisqu'ils partaient ensemble, partageant les mêmes fatigues et les mêmes dangers.

Deux fois par semaine, ils s'en allaient de l'autre côté de la frontière, avec Jennekin. Et celui-ci leur apprenait toutes les ruses propres à déjouer la surveillance des lignes de douaniers.

Charlot avait l'esprit aventureux et cela l'amusa beaucoup. Bertine, plus sage, ne trouvait là d'autre bonheur que de ne pas le quitter, se disant que si un malheur frappait son ami, elle en serait ainsi atteinte, du même coup.

Jennekin leur dit un jour :

—Vous connaissez maintenant les chemins et vous savez comment les douaniers dressent leurs embuscades. Désormais vous n'aurez plus à compter sur moi. Je travaillerai de mon côté. Vous du vôtre. Seulement, je vous laisserai Papillon. Et dans les premiers temps, au lieu de le renvoyer seul, avec sa charge, vous le garderez auprès de vous. Il a du flair. Il connaît son métier. Ça vous aidera.

La mère Jennekin lui dit quelques mots en patois.

Le contrebandier resta silencieux, puis :

—La mère me fait observer une chose juste : Vous ne connaissez que cette partie de la frontière et il peut se faire qu'étant poursuivis, vous soyez obligés de prendre par la forêt de Trélon qui est en avant de Chimay. Papillon vous conduirait bien, mais il peut vous manquer. Des chiens peuvent l'attaquer. On peut vous le blesser, le tuer. Et comme la forêt est grande, vous seriez embarrassés. Apprêtez-vous donc pour ce soir. Nous resterons partis trois ou quatre jours. Nous reviendrons par la forêt de Trélon. Après cela, vous serez vos maîtres.

Le soir, ils quittèrent la maison.

Le temps n'avait pas changé. C'était un rude hiver que celui-là. Depuis plus d'un mois la neige couvrait la terre. Deux ou trois fois la température avait paru s'adoucir. Le dégel avait commencé. Puis de nouveaux froids étaient survenus. La neige, de nouveau, était tombée. La campagne semblait morte et les bois étaient lugubres.

Cependant les enfants ne souffraient pas.

La vieille leur avait ajusté de vieux vêtements. Ils avaient des cache-nez en laine, tricotés par elle. De grosses chaussettes de laine et des chaussons emplissaient leurs sabots et Jennekin leur avait acheté en Belgique une paire de ces gants sans doigts, sortes de sacs tout d'une pièce, qu'on appelle moules dans les départements du Nord, et qui garantissaient leurs pauvres doigts contre l'onglée.

Aucun incident ne marqua leur départ.

La vieille, tricotant sur le seuil de la porte, les avait regardés s'éloigner le plus longtemps qu'elle avait pu. Ils avaient gagné tout de suite les bois et fuyaient même le plus loin possible des grandes routes ou des allées traversières, car les unes comme les autres sont fréquentées par les brigades de douanes. Ils prenaient sous bois, Jennekin indiquait aux enfants des points à reconnaître et qui devait les guider en dehors des routes.

Au bout de deux jours, quand les marchandises furent achetées, dans les environs de Chimay, cette fois, ils se reposèrent une après-midi, attendant que le soir fût venu pour repartir.

À la nuit tombante, ils se mirent en voyage.

Contre l'habitude presque constante de Jennekin, Papillon n'avait pas été lâché. Il trottait auprès de son maître, portant autour de ses reins un énorme ballot de poudre de chasse.

Ainsi qu'il faisait toujours, Jennekin arrêta les enfants aux abords de la frontière et, suivi de Papillon, s'en alla en reconnaissance.

Il fut parti deux heures. Lorsqu'il revint :

—Je n'ai rien vu, dit-il. Pourtant, il va falloir être plus prudents que jamais, car Papillon a donné à différentes reprises des signes d'inquiétude.. Il a même grondé une fois.. Et jamais il ne gronde que lorsqu'il sent les douaniers et leurs chiens..

—Est-ce qu'il y a du danger ? fit Bertine tremblante.

—Non, non, rassurez-vous.. les douaniers sont loin..

Et à Charlot :

—As-tu ton bâton ferré ?

—Oui. Il ne me quitte pas.

Jennekin, en effet, lui avait fabriqué une arme pareille à celle dont il se servait lui-même, arme terrible pour qui s'en sert avec habileté.

—Tu ne quitteras pas Bertine en cas d'alerte.. Et si les chiens vous attaquent, n'aie pas peur de te servir de ton bâton..

—Oh ! je me défendrai, dit Charlot dont les yeux brillaient, dont les narines frémissaient.

La nuit n'était pas très obscure. Ils quittèrent le bois où ils se tenaient en observation et descendirent dans un vallon au fond duquel coule une petite rivière, la Blanche, qui prend naissance à la frontière et va se jeter dans la Meuse. Ils remontèrent le vallon

dont la crête était couronnée par la forêt. C'était la frontière française. C'était là que le danger commençait.

La première heure de marche ne leur donna aucune inquiétude.

Cette position de la frontière, à la pointe du département du Nord, est extrêmement favorable à la douane, dont les brigades peuvent aisément s'y disperser et s'y embusquer. Les hommes des brigades, qui veulent surveiller une certaine ligne de frontière, se réunissent deux par deux, se cachent dans les fourrés, dans des fossés, de façon à conserver un grand rayon visuel autour d'eux, et ils restent là de longues heures, dans l'attente du contrebandier.

L'approche de celui-ci est souvent signalée par les chiens ; car le douanier ne quitte jamais son chien, en ses surveillances nocturnes. Les nuits sont rudes souvent, en cette immobilité, et il est impossible d'allumer du feu sans donner l'éveil. Les douaniers dorment, à demi couchés sur leurs chaises-pliants, les jambes emmitouffées dans une sorte de long sac en peau de mouton.

Papillon avait flairé les douaniers dans la direction de Mominies. Jennekin, pour les éviter, avait fait un coude à gauche, vers les bois d'Anor, qui rejoignent la forêt de Trélon.

Au moment de passer la frontière, Jennekin, qui ne quittait pas Papillon de l'œil, remarqua que l'animal flairait le nez en l'air.

—Attention ! dit Jennekin, il y a quelque chose par ici !

Les enfants, très émus, ne respiraient plus. Leur cœur battait bien fort. Bertine avait pris le bras de Charlot.

—Saluez-moi... Ne me perdez pas de vue, dit Jennekin très bas.

Et il se jeta dans un sentier à peine tracé, tout encombré de broussailles, de racines et de ronciers.

Jennekin s'arrêta au bout d'un quart d'heure.

Papillon, sourdement, grondait toujours, la babine relevée laissant voir ses dents blanches, et l'œil fixé de côté, comme un chien qui s'apprête à s'élaner et à mordre.

Le contrebandier avait l'oreille fine du sauvage. Mais la neige endort les sons, assoupit tous les bruits.

Ils s'avancèrent dans le fourré.

Mais ils n'avaient pas fait cent pas qu'un chien bondit au milieu d'eux.

En une seconde, il fut aux prises avec Papillon. Et Jennekin laissait échapper un cri de fureur colère :

—Ronflaud ! le chien du brigadier Pimperlot !...

Done, Pimperlot n'était pas loin !...

Déjà les deux chiens roulaient et se mordaient cruellement. Ils étaient jeunes tous deux et d'égale force. Mais Papillon, embarrassé par sa lourde charge de contrebande, aurait eu le dessous inévitablement s'il avait été seul. Et ces chiens, entre eux, sont ennemis féroces. Ils ne se pardonnent pas. Lorsqu'ils se rencontrent, c'est le combat. Et après le combat, il y a toujours un mort.

Heureusement pour Papillon, son maître était là.

Un coup du terrible bâton de Jennekin sur les reins de Ronflaud termina la lutte. Ronflaud tomba. Ses pattes se raidirent, frémirent tout à coup, comme si elles avaient été traversées par un courant électrique ; puis il resta immobile, le bout de la langue pendait entre les crocs.

Il était mort.

—Ne perdons pas de temps, fit Jennekin. Il s'agit de jouer des jambes. Le chien est peut-être loin de son maître, et il est possible que le danger ne soit pas très grand. Mais, dans tous les cas, même si nous sommes poursuivis, n'abandonnez vos ballots qu'à la dernière extrémité. Alors, choisissez un fourré très épais, un ravin, une roche, et cachez-les. Plus tard, nous viendrons les reprendre.

—Vous nous quittez donc ? dit Bertine, effarée.

—Pas maintenant, non... mais ça peut arriver... J'ai de bonnes jambes, même avec cent livres sur le dos, et je ne crains personne à la course. Avec de l'avance, je m'en tirerai.

—Mais nous nous perdrons dans la forêt.

Jennekin haussa les épaules.

« A la grâce de Dieu ! » voulait dire ce geste.

Ils repartirent.

Une demi-heure se passa. Puis Papillon recommença à donner des signes d'inquiétude. Et, cette fois, il indiquait clairement que le danger se rapprochait et venait des deux côtés à la fois, en avant et en arrière.

Jennekin eut un juron et murmura :

—Nous sommes cernés... .

Dans le lointain, il perçut un voix qu'il reconnut.

Et les enfants eux-mêmes pouvaient entendre :

—Ronflaud ! Ronflaud ! !

C'était le brigadier Pimperlot qui rappelait son chien.

Jennekin était pris dans une embuscade. Lorsqu'en avant de Chimay il avait fait sur la frontière une rapide reconnaissance, Papillon ne l'avait pas trompé en lui signalant les douaniers sur sa droite ; mais les douaniers faisaient alors une feinte, et, par un long détour, étaient revenus prendre position le long du ravin de la rivière Blanche.

Ronflaud avait signalé le passage des fraudeurs ; et, malgré

Pimperlot, reconnaissant sans doute aux émanations le griffon avec lequel il avait eu déjà maille à partir, il s'était élancé, échappant au brigadier.

Sa désobéissance lui avait coûté la vie.

Du moins, Pimperlot savait que les contrebandiers étaient dans la forêt. Et, étendant tout de suite sa ligne de douaniers, de poste en poste, il se mit à rabattre Jennekin et les deux enfants sur la seconde ligne.

Jennekin ne se trompait donc pas. Papillon non plus.

Ils étaient entre deux feux.

La situation devenait grave. Le fraudeur ne se le dissimulait pas. Mais, bien des fois, son agilité et son audace l'avaient fait échapper à d'aussi grands dangers.

—Commencez par délier les courroies de vos ballots, commandait-il aux enfants.

Lui gardait sa charge ; mais il débarrassa Papillon, qui se secoua aussitôt et se mit à bondir autour d'eux, allégé.

Il cacha les ballots des enfants et la charge du chien au pied d'un hêtre, où les enfants furent très surpris de lui voir soulever le couvercle en bois d'une cachette profonde.

Il recouvrit le tout de neige, aidé par les petits.

Puis, la nuit, bien qu'elle fut claire, les protégeait.

—En avant ! dit Jennekin.

Et ils se jetèrent dans les fourrés, tantôt marchant, tantôt courant, tantôt rampant.

Un aboiement de chien, en avant, les força de s'arrêter.

Et, derrière eux, toujours l'appel du brigadier Pimperlot :

—Ronflaud !! Ronflaud !!

Papillon, soudain, fait quelques bonds et se dresse de toute sa hauteur sur ses pattes de derrière.

—A bas, Papillon ! A bas, Papillon ! dit Jennekin.

Mais le griffon répond par un cri de colère au cri de provocation qu'il a entendu dans le lointain du bois.

Il s'élança. Rien ne peut le retenir. Il a disparu.

—Tonnerre ! jure Jennekin. Ça va mal... .

Et rudement, aux petits :

—Allons, vous autres, sauve qui peut... .

Il court, agile comme un chevreuil, franchissant les fossés, ne trébuchant jamais, malgré la lourde charge solidement attachée sur ses épaules.

Ils ont peine à le suivre. Bien vite il les a distancés, laissés derrière lui. Ils l'appellent à voix basse :

—Monsieur Jennekin ! Monsieur Jennekin !

Mais le fraudeur s'est comme englouti dans la nuit et l'on n'entend même plus le bruit de sa course.

Tout de suite, ils ne réfléchissent pas. Ils s'imaginent qu'il est toujours là, devant eux, et qu'il les retrouvera bien. Alors, ils continuent de courir au hasard. Ils essayent de suivre, dans l'affolement de peur qui les gagne, la sente à peine tracée, mais la sente se perd. Ce sont des broussailles, d'impénétrables gaulis dans lesquels ils vont, viennent, tournent sans qu'ils s'en aperçoivent, refaisant dix fois le même chemin.

Soudain, un coup de feu, pas très loin d'eux... un coup de feu et un hurlement de bête.

Ils ont reconnu la voix de Papillon.

Alors, épouvantés, les petits s'arrêtent : Si les douaniers allaient tirer sur eux aussi !... Ils tremblent de tous leurs membres... .

La forêt, maintenant, dans son silence lugubre, leur paraît encore plus redoutable. Comme ils sont en plein couvert la lune n'arrive pas jusqu'à eux.

Bertine s'accroche à Charlot désespérément.

—Ne me quitte pas ! Ne me quitte pas !

Cette voix aimée lui rend du courage.

—N'aie pas peur ! Tu n'as rien à craindre puisque je suis avec toi.

Et ils se remettent en marche.

Charlot se baisse, consulte la neige, finit par distinguer leurs traces récentes.

—Nous sommes déjà passés là, dit-il.

Ils rebroussement chemin. Ils ne savent plus. Ils sont perdus. Alors ils vont au hasard.

Soudain, de nouveau, un coup de feu.

Ils s'arrêtent ; le danger est donc partout !

—Est-ce que nous allons mourir là ? dit Bertine.

—Viens, marchons, si nous rencontrons les douaniers, eh bien ! tant pis !

—Non, non, je ne veux pas, Charlot, je ne veux pas... On nous enverrait en prison... Là les juges apprendraient vite ce que nous sommes. Tu serais renvoyé à la colonie, et moi on me condamnerait comme une voleuse... Non, non, je ne veux pas.

(A suivre.)

Danse, ma poupée!
(Suite)

First system of musical notation for 'Danse, ma poupée!'. It consists of two staves (treble and bass clef) with a grand staff brace. The music features a melodic line in the treble clef and a supporting bass line. A slur covers the first two measures.

Second system of musical notation. It continues the piece with two staves. A piano dynamic marking 'p' is present. A slur covers the first two measures.

Third system of musical notation. It continues the piece with two staves. A slur covers the first two measures.

Fourth system of musical notation. It continues the piece with two staves. A 'poco cresc.' marking is present. A slur covers the first two measures.

Fifth system of musical notation. It continues the piece with two staves. A 'sf dim.' marking is present. A slur covers the first two measures.

Même Mouvt

First system of musical notation for 'Même Mouvt'. It consists of two staves with a grand staff brace. The music starts with a 'pp.' marking and a 'dolce e legato' instruction. A slur covers the first two measures.

Second system of musical notation. It continues the piece with two staves. A 'cresc.' marking is present. A slur covers the first two measures.

Third system of musical notation. It continues the piece with two staves. It includes first and second endings marked '1^a' and '2^a'. Dynamics include 'sf' and 'dim.'. A slur covers the first two measures.

Fourth system of musical notation. It continues the piece with two staves. A 'p.' marking is present. A 'a tempo' instruction is shown above the staff. A slur covers the first two measures.

Fifth system of musical notation. It continues the piece with two staves. A 'poco cresc.' marking is present. A slur covers the first two measures.

Sixth system of musical notation. It continues the piece with two staves. A 'sf dim.' marking is present. A slur covers the first two measures.

Musical score for strings, measures 1-4. Dynamics include *sf*, *f*, *p*, and *mf*.

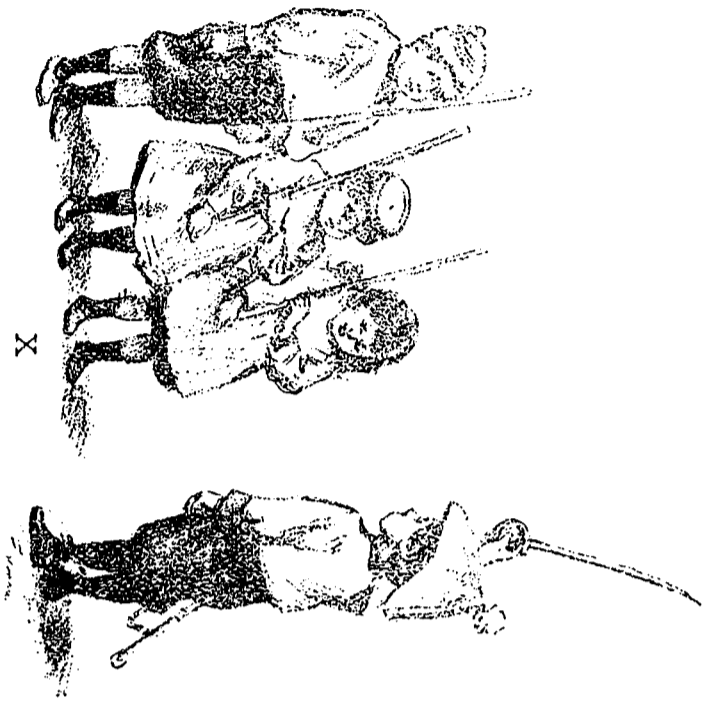
Musical score for strings, measures 5-8. Dynamics include *sf* and *mf*.

PIANO

Musical score for piano, measures 9-12. Dynamics include *sf* and *mf*.

Mouvi de Marche (♩ = 50)

En avant, marche!



Musical score for strings, measures 13-16. Dynamics include *mf* and *sf*.

Musical score for strings, measures 17-20. Dynamics include *mf* and *sf*.

Musical score for strings, measures 21-24. Dynamics include *sf*.

Musical score for strings, measures 25-28. Dynamics include *cresc.* and *sf*.

Musical score for strings, measures 29-32. Dynamics include *mp* and *sf*.

Musical score for strings, measures 33-36. Dynamics include *f*, *dim.*, and *pp*.

poco rit. a tempo

una corda

VERS LE POLE

Par FRIDTJOF NANSEN

(Suite et fin)

“ Le dîner fut servi, et je trouvai délicieux le pain, le beurre, le lait, le sucre, le café, toutes les choses dont nous avions appris à nous passer sans oesser de les désirer.

“ Johansen, que M. Jackson avait envoyé chercher par quelques-uns de ses hommes, arriva bientôt avec eux. Ils ne lui avaient pas permis de toucher aux traîneaux. “ J'étais au milieu d'eux, dit-il, comme un passager sur un navire. J'ai voyagé de bien des façons sur la banquise, mais “ celle-là est sans comparaison la plus agréable...”

Un moment après, Nansen et Johansen ne se reconnaissaient plus l'un l'autre. Ils s'étaient dépouillés de leurs loques, avaient pris un bain chaud, s'étaient savonnés tout à leur aise, avaient endossé les vêtements propres mis à leur disposition, avaient coupé leurs cheveux, s'étaient rasés, étaient redevenus en un mot des Européens plus vite que ne s'était opérée leur transformation précédente en sauvages troglodytes.

En même temps, ils constataient, à leur grande surprise, que leur poids avait très sensiblement augmenté depuis qu'ils avaient quitté le *Fram* : résultat tout à l'honneur des propriétés alimentaires de la viande et de la graisse d'ours, dont ils s'étaient exclusivement nourris pendant l'hiver !

LE RETOUR EN NORVÈGE

Durant quelques jours, Nansen et Johansen furent tout aux jouissan-

ces du confort et au plaisir de s'entretenir avec d'autres hommes. Comme distractions, ils accompagnaient Jackson et les autres membres de la mission dans des chasses aux ours ingénus qui venaient visiter la station du cap Flora, ils prenaient des instantanés, ils visitaient les environs. Jackson et Nansen repéraient, corrigeaient mutuellement leurs cartes. Une comparaison des montres des deux Norvégiens avec le chronomètre de l'explorateur anglais avait accusé une erreur de 6½ degrés dans toutes les longitudes observées par Nansen. Sur cette donnée, il put rectifier ses calculs. Une carte d'ensemble de la terre François Joseph fut dressée, complétant celle de Payer, et Nansen donna le nom de terre Frédéric Jackson à l'île sur le rivage de laquelle il avait hiverné.

Cependant le temps passait, et le navire de l'expédition Jackson, le *Windward*, n'arrivait pas. Nansen et Johansen se sentaient gagnés par l'impatience et aussi un peu par l'inquiétude. Ne finirait-il pas par s'attarder tellement, qu'ils se verraient obligés de passer encore un hiver loin de leur pays, sans avoir même pu donner de leurs nouvelles à ceux qui les attendaient ? Ils étaient convaincus qu'avant l'automne le *Fram* serait de retour en Norvège. Eux, qui

auraient dû le précéder d'une année, n'arriveraient-ils donc que longtemps après lui ? Et qui donc, en ce cas, ne les supposerait pas perdus, imaginerait qu'ils aient pu errer pendant deux ans sur la banquise polaire sans succomber aux fatigues et au dénuement ?

Plusieurs fois les deux Norvégiens regrettèrent de s'être arrêtés, endormis dans les délices de la Capoue du cap Flora ; plusieurs fois, ils furent sur le point de prendre congé de leurs hôtes, de remonter dans leurs fragiles kayaks et de tenter la traversée qui les conduirait au Spitzberg.

Le matin du 26 juillet, enfin, Jackson réveilla Nansen en le tirant par les pieds et lui annonça d'un air ravi que le *Windward* était là...

Le *Windward*, qui était parti de Londres le 9 juin, et de Vardø le 25, apportait à Nansen de bonnes nouvelles des siens. Du monde civilisé, il apportait à la colonie d'exilés du cap Flora des nouvelles stupéfiantes : on photographiait les gens à travers des portes de plusieurs pouces d'épaisseur, et une balle dans le corps de celui qui l'avait reçue ; les Japonais avaient battus les Chinois ; un hôtel avait été construit au Spitzberg, pays maintenant fréquenté par les touristes ; il y avait un bureau de poste et des timbres du Spitzberg, et le Suédois Andrée s'y trouvait, attendant un vent favorable qui lui permit de partir en ballon pour le Pôle..., etc., etc. Que de sujets d'étonnement pour Nansen et Johansen s'ils s'étaient rendus directement au Spitzberg et y étaient tombés, avec leurs guenilles et leur crasse, au milieu d'une bande d'excursionnistes de l'agence Cook !

Le 7 août, le *Windward* leva l'ancre et cingla vers le sud après avoir pris à son bord, avec Nansen et Johansen, plusieurs des membres de l'expédition Jackson qui regagnaient l'Angleterre.

La traversée fut heureuse et rapide : le capitaine du *Windward* avait à cœur de ramener ses passagers dans leur pays avant l'arrivée du *Fram*.

“ ... Dans la soirée du 12 août, je vis devant nous, très bas à l'horizon,

quelque chose de sombre. Qu'était-ce ? A tribord cela s'étendait vers le sud, très bas, très plat. Je n'avais pas assez d'yeux pour regarder. C'était la terre ; c'était la Norvège ! J'étais comme pétrifié, fasciné par cette ligne sombre, au loin, dans la nuit.

“ Lorsque je montai sur le pont, le lendemain matin, nous étions près de la terre. Elle était nue et inculte, à peine plus engageante que celle que nous avions laissée au milieu de l'Océan arctique : mais c'était la Norvège !... Quand le brave capitaine Brown dit mon nom au vieux pilote norvégien qui monta à bord, une expression indicible, mélange de joie et de stupeur, transfigura ce visage usé par le temps. Il saisit ma main et me souhaita la bienvenue comme à un ressuscité : il y avait longtemps que la croyance publique n'avait couché dans la tombe...”

“ Avant que l'ancre fut jetée dans le port de Vardø, j'avais sauté dans un canot avec Johansen pour arriver plus vite au bureau du télégraphe. Nous fûmes bientôt sur le quai, mais nous avions malgré tout conservé assez de notre apparence de pirates pour que personne ne nous reconnût. Les gens nous regardaient à peine, et le seul être qui parut faire attention à nous fut une vache intelligente qui s'arrêta au milieu d'une rue étroite et nous contempla avec étonnement. Cette vache était si réjouissante à voir, évoquait si bien une vision d'été, que j'eus envie d'aller la caresser : je sentais maintenant que j'étais en Norvège...”

Nansen avait préparé une centaine de télégrammes, dont deux de mille mots environ. Quand les yeux de l'employé, qui n'avait pas bronché, tombèrent sur la signature de la première dépêche, sa figure changea subitement, et il trouva de chaleureuses paroles de bienvenue. Les télégrammes allaient être envoyés aussitôt que possible, mais il y en avait pour plusieurs jours et plusieurs nuits. L'appareil commença immédiatement à faire son tic-tac et à envoyer aux quatre coins de la Norvège et du monde la nouvelle que deux membres de l'expédition polaire nor-

végienne étaient arrivés sains et saufs, et que Nansen attendait le *Fram* dans le courant de l'automne.

Après trois journées inoubliables passées à Vardø au milieu d'une population délirante d'enthousiasme, Nansen et Johansen repriront passage sur le *Windward* pour se rendre à Hammerfest.

LE “FRAM” AU RENDEZ-VOUS

C'est à Hammerfest que Mme Nansen rejoignit son mari, que tout un peuple acclamait. Et c'est à Hammerfest aussi que le Dr Nansen, le 20 août, reçut ce télégramme :

“ Le *Fram* est arrivé en bonne condition. Tout va bien à bord. Nous “ partons à l'instant pour Tromsø. Heureux retour !

“ OTTO SVERDRUP.”

Ainsi, le *Fram* confirmait exactement les prévisions et les prédictions de Nansen, qui, non-seulement n'avait jamais désespéré de son retour, mais qui avait assigné à ce retour une date précise. Au rendez-vous, Nansen avait voulu être le premier : il avait été le premier. Et voici que le *Fram*, comme s'il n'avait pas voulu prolonger une attente

malgré tout douloureuse, arrivait à son tour, à point nommé.

... Après le départ de Nansen et de Johansen, le 11 mai 1895, le *Fram* avait continué son lent voyage de dérive, tout plein de crochets et d'allées et venues, mais dans une direction générale constante. Le 15 novembre 1895, il avait atteint la latitude de 85° 55' — à peine 35 kilomètres plus au sud que le parallèle auquel était parvenu Nansen. Si celui-ci, a-t-on dit, avait attendu cette date, il serait peut-être allé jusqu'au Pôle. Mais il n'aurait pu se mettre en route au début de l'hiver ; et, au commencement du printemps de 1896, *Fram* n'était plus que par 81° comme au printemps précédent.

La santé, la discipline, la bonne humeur n'avait faibli à aucun moment, à bord du navire. A la fin de mai 1896, il s'était retrouvé à flot ; mais pendant deux mois et demi encore, il était demeuré emprisonné dans la banquise. Le 13 août seulement il était parvenu à la mer libre à très peu de distance des côtes septentrionales de la terre de l'Ouest du Spitzberg. Le même jour il avait croisé un bateau norvégien — la galiote *les Saurs*, de Tromsø — occupé à la pêche des phoques et des baleines. Aux îles Danoises, le *Fram* avait relâché pour faire de l'eau et y avait rencontré le vapeur *Virgo* et le ballon de l'expédition Andrée. Reparti le 15 août, il avait jeté l'ancre le 20 dans le petit port norvégien de Skjerve, et c'est alors seulement que Sverdrup et l'équipage du *Fram* avaient appris le retour de leur chef et de leur camarade Johansen.

En sortant de la banquise au nord du Spitzberg, le *Fram* avait donc exécuté jusqu'au bout le plan du Dr Nansen.

Quels sont les résultats scientifiques acquis par cette expédition sans précédent, ce n'est pas le lieu de s'y étendre ici, et d'ailleurs Nansen ne les a encore exposés que sommairement. Mais la route du Pôle est trouvée : la dérive, qu'elle soit due aux vents seulement ou bien à l'action combinée des vents et d'un courant, — la dérive existe ; l'hypothèse for-



NANSEN ET JOHANSEN A LEUR ARRIVÉE AU CAP FLORA.

mulée par le professeur Mohn en 1884 et audacieusement adoptée par Nansen, est vérifiée.

Le Pôle est le mille d'une cible ; le premier coup tiré, un peu au juger, mais dans la direction voulue, a passé bien près du but : il n'y a plus en quelque sorte qu'à rectifier le tir.



UN VISITEUR.

Le 25 août, dans le port de Tromsø, Nansen revit le *Fram* : il l'avait quitté à demi enfoui dans la banquise, il le retrouvait flottant librement et fièrement dans les eaux norvégiennes... "Je ne tenterai pas, dit Nansen, de décrire la réunion qui suivit. Nous étions de nouveau tous les treize ensemble, — nous étions en Norvège, — et l'expédition avait rempli sa tâche."

Comme au mois de juin 1893, lors du départ, le voyage le long des côtes norvégiennes fut un voyage triomphal : "Il semblait que la vieille mère Norvège était fière de nous... De ville en ville, de fête en fête, nous arrivâmes le 7 septembre à Christiania, où le *Fram* eut une réception qu'un prince eût pu lui envier..."

"... Le soir, j'étais debout sur la grève au bord du fjord. Les échos s'étaient tus et les bois de pins étaient silencieux et sombres autour de moi. Sur le promontoire, la dernière braise des feux de joie s'éteignait et fumait, et la mer, clapotant à mes pieds, semblait murmurer : "Tu es maintenant chez toi." La profonde paix d'un soir d'automne se répandait, bienfaisante, sur l'esprit fatigué.

"Je ne pouvais m'empêcher de songer à ce pluvieux matin de juin où, pour la dernière fois, j'avais mis le pied sur cette grève. Plus de trois ans s'étaient écoulés : nous avons travaillé, nous avons semé, et maintenant la récolte était venue. Dans mon cœur, je sanglotais et je pleurais de joie et de reconnaissance.

"La banquise et les clairs de lune des longues nuits polaires m'apparaissaient comme un rêve lointain d'un autre monde — un rêve qui s'était enfui comme il était venu. Mais que vaudrait la vie sans ses rêves ?"

FIN

UNE SALE BLAGUE

Ce que je vais vous conter là, mes bons petits lecteurs chéris, n'est peut-être pas d'une cocasserie excessive.

Qu'importe, si c'est une bonne action, et c'en est une !

Vous permettrez bien à l'étrincelant humoriste que je suis de se taire un jour pour donner la parole à l'honnête homme dont il a la prétention de me doubler.

Ma nature frivole, et parfois facétieuse, m'a conduit à commettre un désastre irréparable peut-être.

Fasse le ciel que l'immense publicité donnée à ce récit en amortisse les déplorable effets !

C'était hier.

J'avais pris, à la gare Saint-Lazare, un train qui devait me descendre à Maisons-Laffitte.

Notre compartiment s'emplit à vue d'œil. On allait partir, quand, à la dernière minute, monta une petite femme blonde assez fraîche et d'allure comiquement cavalière.

Son regard tournant, tel le feu du phare de la Hève, inspecta les personnes et finit par s'arrêter sur moi.

Elle me sourit d'un petit air aimable, comme une vieille connaissance qu'on est enchanté de rencontrer.

Moi, ma foi, je lui adressai mon plus gracieux sourire et la saluai poliment.

Mais j'avais beau chercher au plus creux de ma mémoire, je ne la reconnaissais pas du tout, mais, là, pas du tout.

Et puis, par-dessus les genoux d'un gros monsieur, elle me tendit sa potelée petite main :

— Comment ça va ? s'informa-t-elle.

J'étais perplexé.

Ma mémoire me trahissait elle, ou bien si c'était une bonne femme qui me prenait pour un autre ?

À tout hasard, je lui répondis que j'allais pas trop mal.

— Et vous-même ? ajoutai-je.

— Assez bien... Vous avez un peu maigri.

— Peines de cœur, beaucoup.

— Et le papa ?

— Pas plus mal, merci.

— Et la maman ?

— Pas plus mal, non plus, merci.

— Et vos petites nièces, ça doit être de grandes filles, maintenant ?

Là, je fus fixé ! c'est la bonne femme qui se trompait.

J'ai deux petits neveux, très gentils, André et Jacques ; mais encore pas l'ombre d'une nièce.

Une fois avérée l'erreur de la dame, je fus tout à fait à mon aise et je répondis avec un incroyable sang-froid :

— Mes petites nièces vont très bien. L'amputation a très bien réussi.

— L'amputation... Quelle amputation ?

— Comment, vous ne savez pas ? On a coupé la jambe gauche à l'aînée, et le bras droit à la petite.

— Oh ! les pauvres mignonnes ! Et comment cela est-il arrivé ?

— A la suite d'un coup de grisou survenu dans leur pension, une bien mal surveillée, entre parenthèses.

A mon tour, et avec une habileté diabolique, je m'enquis de la santé des siens.

Toute sa famille y passa : une tante catarrheuse, un père paralytique, une belle sœur pousseive, etc.

— Et vous allez sans doute à Evreux ? poursuivit-elle.

— Oh ! non, madame : je n'ai jamais relâché les pieds à Evreux depuis mon affaire.

Le ton de réelle affliction sur lequel je prononçai mon affaire lui jeta un froid, mais un froid fortement mêlé de curiosité.

— Vous avez eu... une affaire ?

— Comment, madame, vous ne savez pas ?

— Mais non.

— Les journaux de Paris en ont pourtant assez parlés !

Une pause.

— Eh bien ! madame, je puis vous le dire, à vous qui êtes une personne discrète... J'ai été condamné à six mois de prison pour escroquerie, chantage, recel et gabegie.

— Maisons-Laffitte ! cria l'employé de la gare.

Avant de débarquer, je tendis gracieusement ma main à la grosse dame et d'un petit air dégagé :

— Entre nous, n'est ce pas ?

Je n'avais pas mis le pied sur la terre ferme que j'étais désespéré de ma lugubre plaisanterie.

À l'heure qu'il est, tout Evreux sait qu'un deses fils a failli à l'honneur. Peut-être, des familles pleurent, des fiancées sanglotent, des pères se sont perdus dans leur grenier.

J'en adjure les directeurs des feuilles locales ! Qu'ils fassent tirer (à mon compte) 10,000 (dix mille) numéros supplémentaires de leur journal relatant cette confession, et qu'ils les fassent répandre à profusion dans les grandes et petites artères d'Evreux.

Que le jeune Ebroïcien, si légèrement compromis, puisse rentrer par la grande porte, dans l'estime de ses concitoyens.

Et alors, seulement, je pourrai dormir tranquille.

ALPHONSE ALLAIS.

FAUT-IL ETRE SAOUL



Muzodor (qui, croyant rentrer chez lui trouve son lit occupé). — Je crois... que je suis saoul... saoul au point de m'être... couché... avant de rentrer... et de... pas... m'en... rappeler... non... Mais faut-il... être... saoul.

LE PREMIER QU'IL VOYAIT



Penoute. — Vite, vite, Josette! Viens ici voir une fille à deux têtes qui descend la côte sur une roue.

Chronique Théâtrale

ACADÉMIE DE MUSIQUE

C'est cette semaine qu'a eu lieu l'ouverture de l'Académie de Musique, impatiemment attendue par le public ordinaire de ce théâtre, privé de son plaisir favori pendant la saison d'été.

MM. Sparrow et Jacob, les habiles gérants, nous promettent une saison exceptionnelle, tant pour l'Académie que pour leurs autres théâtres, et nous savons qu'ils sont gens de parole. Le public Montréalais, qui a toujours patroné l'Académie et les spectacles de haut goût qui y sont représentés, ne faillira pas à son devoir.

QUEEN'S THÉÂTRE

Hendrick Hudson, junior, est au Queen's, cette semaine, dans la comédie burlesque spécialement écrite pour Corinne et avec un matériel de scène absolument neuf. Décors, costumes, effets scéniques, tout a été renouvelé et la pièce montée avec un luxe nouveau. Cinquante artistes forment le personnel de cette troupe exceptionnelle pour laquelle rien n'a été négligé.

Que les familles ne craignent pas d'aller au Queen's, c'est spécialement pour elles que son répertoire a été choisi et nul doute qu'il ne rencontre tous leurs suffrages.

THÉÂTRE ROYAL

Enfin, nous allons pouvoir passer agréablement nos soirées, car les portes du Royal seront ouvertes le 23 pour ne se refermer que l'an prochain. Pendant ce temps nous aurons vu défiler toute une série de pièces attachantes ou désopilantes et les succès consacrés, comme les nouveautés, viendront successivement se présenter à nos suffrages.

Cette semaine, c'est la "Gotholds Gigantesque Cie" qui tient l'affiche avec des variétés intéressantes de haute classe et ce début nous promet des sensations inédites, que nos lecteurs, amateurs de bons spectacles, seraient inexcusables de négliger. Donc au Royal, cette semaine.

PARC SOHMER

La semaine dernière a été marquée par un succès sans précédent et le Jubilé Musical des musiciens et employés du Parc a attiré, en un seul jour, vingt-deux mille personnes dans l'enceinte du jardin favori des Montréalais. Aussi il faut dire que les attractions sont exceptionnelles et que jamais autant de numéros sensationnels n'ont été réunis en une seule représentation. Cette semaine, comme les précédentes, tous ceux qui iront au parc seront plus que satisfaits, car le spectacle est constamment varié et de tout premier choix.

Tous ceux qui n'ont pu s'accorder des vacances à la campagne en profitent pour envahir, chaque soir, la magnifique terrasse, le seul endroit de Montréal où l'on puisse respirer à son aise.

EXPOSITION DE MONTRÉAL

L'Exposition Provinciale, à Montréal, est dans son plein, et tout concourt à en faire, cette année, la principale attraction de la saison.

En dehors des exhibitions commerciales et manufacturières, particulièrement brillantes cette année; des expositions de matériel agricole, de laiterie et fromagerie; de celles horticoles, très remarquables; de la magnifique exhibition d'animaux, il nous faut citer les attractions en tous

genres qu'on a accumulé sur le terrain de l'Exposition pour le plus grand émerveillement des visiteurs.

Et d'abord les féeriques illuminations (10,000 verres électriques). Les ascensions pour le championnat du monde, Léo Stevens, Chs La Strange, Nina Madison, descente de 3,000 pieds en parachute; les courses d'automobiles électriques; les nains de Kossow, pesant à eux deux 64 livres seulement; les 3 Moyoszas et leur voiture mystérieuse; poses plastiques par les Asbeys; le cirque de chiens du professeur Burton; Orocco et son globe; les contorsionistes Sexton; le petit cheval Babette; Shannon frères et leur éléphant comique; la troupe bouffonne et excentrique de Naddle; le cheval Marquis, la merveille californienne, valant \$100,000; courses de chevaux toutes les après-midis; parade des Dragons Royaux; le Cinématographe Lumière (de France) et les tableaux animés du jubilé de la Reine; le Musée de cire de Mr Boullac, tous groupes, grandeur nature des quatre générations de la famille royale d'Angleterre, réception de sir Wilfrid Laurier au château de Windsor, couronnement de S. M. la Reine, etc. Une merveille.

Tous les jours du 19 au 28 août. 25 cts d'entrée.

PALLADIO.

CE QU'ELLE AVAIT VU

La maman. — Où est donc passé le reste du pâté qui était dans l'armoire? Est-ce toi qui l'a pris, Freddie?

Freddie. — Non, maman! N'est-ce pas Louissette?

Louissette (qui en a eu un morceau). — Non, maman, j'ai vu qu'il ne l'a pas pris.

Le client un peu instruit sait toujours mieux sa cause que certains avocats qui, suant à froid, criant à tue-tête, et connaissant tout, hors le fait, s'embarrassent aussi peu de ruiner le plaideur que d'ennuyer l'auditoire. — BEAUMARCHAIS.

CE QU'ELLE FERAIT

Julie. — Que feriez-vous, Exilda, si vous aviez une voix comme la mienne?

Exilda (avec élan). — Je ne chanterais plus.

Métempsychose:

Tous, ne sommes-nous pas déjà ressuscités? Sans doute, et d'une situation où nous savions moins de la situation présente, que dans la présente nous savons de celle qui suivra. L'existence précédente, comparée à l'existence actuelle, est dans le même rapport que celle-ci avec la situation future. — LICHTENBERG.

IL LE FAUT

Elle. — Vous devriez parler à papa. Vous ne pensez pas qu'il va vous faire des avances, n'est-ce pas?

Lui. — Il le faut pourtant bien, sans cela comment voulez-vous que nous nous marions?

Je hais les mauvaises maxims encore plus que les mauvaises actions. — JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Vous autres Français, vous faites des barricades, et vous ne savez pas élever des barrières. — LORD CHESTERFIELD.

DEVINETTE



— Voyez-vous le Pacha que ces Turcs saluent?

MODES PARISIENNES



TOQUET en paille fantaisie, sur la calotte touffe de roses et rabat de dentelle, deux ailes noires garnissent le derrière.

LA MARCHÉ AU DESERT

Cheminor, cheminer des heures dans les plaines, sous le soleil brûlant et sous le vent glacé, écrasant toujours les pâles plantes embaumées.

Le désert, monotone comme la mer, est changeant comme elle. Avant-hier, c'étaient les granits géants; hier les sables plats, et aujourd'hui nous entrons dans la contrée des pierres meulières qui créent autour de nous des surprises nouvelles, des aspects encore jamais vus. Devant nous vient de s'ouvrir un lugubre dédale de vallées faites de ces pierres-là, jaunâtres ou blanches; leurs parois stratifiées horizontalement, donnent l'illusion de murailles aux assises régulières, bâties de main d'homme. On croit circuler au milieu de cités détruites, passer dans des rues, dans des rues de géants, entre des ruines de palais et de citadelles. Les constructions par couches superposées, sont toujours plus hautes, toujours plus surhumaines, affectent des formes de temples, de pyramides, de colonnades, ou de grandes tours solitaires. Et la mort est là partout, la mort souveraine, avec son effroi et son silence...

De temps à autre, nos chameliers chantent, — sortes de cris tristes qui se traînent en modulations descendantes, pour finir en plainte. Et comme toujours, leurs voix éveillent des vibrations dans ce monde de pierres desséchées, de longs échos inattendus dans ce néant sonore.

Les plantes qui dominent ici et dont le parfum emplit l'air sont presque incolores, à peine plus vertes que les pierres voisines; elles sentent comme les pommes reinettes au soleil, avec quelque chose de plus violent et de plus poivré. Des gazelles, sans doute, viennent de loin les brouter, car, sur le sable, voici des empreintes de sabots très fins, — très espacés aussi, comme en laisserait le passage de bêtes courant par bonds, brûlant le sol dans une fuite rapide... Et tout-à-coup, là-haut, les gazelles apparaissent, détalant comme le vent sur la cime d'un des fantastiques remparts! — et aussitôt perdues, dans les lointains aux éblouissantes blancheurs...

* * *

Après la halte méridienne, quand nous avons dormi sur le sable violemment parfumé, la tête cachée sous nos burnous blancs, le réveil amène en nous une sorte d'angoisse du désert que nous avons à peine connue jusqu'à ce jour.

Et cette angoisse va croissant l'après-midi, tandis que nos dromadaires continuent de cheminer en nous berçant, dans ces mêmes vallées toujours plus sinistres, aux aspects de ruines trop farouches et trop grandes. C'est quelque chose d'indéfinissable, une nostalgie d'ailleurs, sans doute, un regret pour ce printemps que nous perdons ici et qui, dans d'autres pays, amène des verdure et des fleurs. Ici, rien, jamais; c'est une partie maudite de la terre qui voudrait demeurer impénétrée et où l'homme ne devrait pas venir... Et, à la merci de ces bédouins qui nous mènent, nous nous enfonçons là-dedans, toujours plus loin, dans tout un inconnu qui va s'assombrissant malgré le lourd soleil et où semblent couvrir on ne sait quelles muettes menaces de destruction...

PIERRE LOTI.

EN VACANCES

LE DÉPUTÉ, se promenant dans la campagne.

— Ah! ah! me voici à la campagne, dans les champs, si je ne m'abuse. (A un paysan). N'est-ce pas, mon ami!

LE PAYSAN. — Parfaitement, monsieur le député.

LE DÉPUTÉ. — C'est que je vais prononcer bientôt un grand discours sur l'agriculture et que je ne suis pas de ces députés qui parlent des choses qu'ils ne connaissent pas.

LE PAYSAN. — Les gens qui parlent des choses qu'ils ne connaissent pas, c'est ce qui nous perd, monsieur le député.

LE DÉPUTÉ. — Ne craignez pas cela avec moi... (Regardant autour de lui). Voyons un peu... Je vous demanderai quelques détails, mon ami.

LE PAYSAN. — À vos ordres.

LE DÉPUTÉ. — Comment appelez-vous cette herbe que voilà?

LE PAYSAN. — Du trèfle.

LE DÉPUTÉ. — Et celle-ci?

LE PAYSAN. — De la luzerne et du sainfoin.

LE DÉPUTÉ. — Permettez que j'en cueille quelques brins. Je les sortirai de ma poche en prononçant mon discours, et on verra bien que je connais l'agriculture.

LE PAYSAN. — Bonne idée!

LE DÉPUTÉ. — A quelle époque cette année allez-vous faire la moisson?

LE PAYSAN. — Eh bien! mais à peu près comme tous les ans, vers la fin de juillet...

LE DÉPUTÉ. — Oui, Messidor... Eh! eh! mais il a l'air superbe votre blé!

LE PAYSAN. — Ce n'est pas du blé, ça, c'est du seigle.

LE DÉPUTÉ. — Vous avez pardieu raison! Je vais encore en cueillir un épi... Je parie que sur dix de mes collègues, il y en a neuf qui croiront que c'est du blé.

LE PAYSAN. — C'est probable.

LE DÉPUTÉ, s'en allant. — Au revoir, mon ami!... Je crois que je tiens les éléments de mon discours sur l'agriculture.

Ce député-là est un malin. Il sera réélu, soyez-en sûrs. Et, dans la prochaine législature, il se fera peut-être inscrire au "groupe agricole."

X...

ARRANGEZ-VOUS ENSEMBLE

L'électeur. — Monsieur le député, nous venons réclamer parce que l'on nous enlève notre eau pour l'amener à Paris.

Le député. — J'ai demandé des secours pour les départements qui ont trop d'eau... je ne puis pourtant pas en demander pour ceux qui n'en ont pas assez!

L'électeur. — Pourtant, monsieur le député...

Le député. — Mais, une idée: Arrangez-vous donc ensemble.

POURQUOI

Le petit Voisclair. — Dis, papa, pourquoi donc que les vieux garçons sont-ils plus libres en paroles que les hommes mariés?

Le père. — C'est parce qu'ils n'ont pas peur de dire ce qu'ils pensent, mon enfant.

LE SEUL MOYEN

Madame. — Mais que fais-tu donc, Charles? Enlever les parapluies! Penses-tu que nos invités vont les voler?

Monsieur. — Non, mais il pourraient les reconnaître.

DEVINETTE



— Perdre son chien, quand on est à la chasse, c'est fort ennuyant! Où a pu passer l'ataud?

Le trou de la Serrure sait

que dans vingt clés du trou-seau, il n'y en a qu'une qui ira. Toutes les autres sont aussi des clés. Quelques-unes plus belles, d'autres plus grosses que la bonne clé — la clé qui va. Il en est ainsi pour les salsepareilles — il y en a des quantités. En avez-vous essayé, et avez-vous trouvé qu'elles ne vous ont fait aucun bien? Ne désespérez jamais avant d'avoir essayé la Salsepareille d'Ayer. Il en existe qui promettent plus, mais celle d'Ayer est la Salsepareille par excellence. Elle guérit quand les autres ne le peuvent pas. Aussi bien des gens nous écrivent-ils: "Je n'ai ressenti aucun bien avant d'avoir essayé la vôtre." — "Quand toutes les autres n'avaient rien fait, j'ai été guéri en prenant

La Salsepareille d'Ayer."

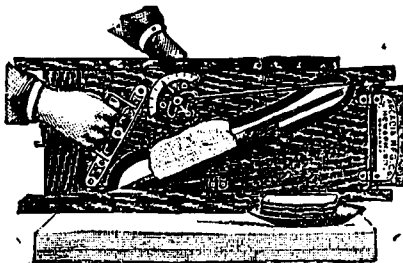
Le "Curebook" en dit plus. Gratis. Demandez-le. J. C. Ayer & Cie., Lowell, Mass.

Invitation de campagne.
M. X.... ancien bonnetier, s'est retiré à la campagne, où l'autre jour il invitait quelques amis:
— Comment trouvez-vous ce vin-là? dit-il, après avoir rempli les verres.
— Parfait, répond un des convives, mais j'en avais déjà goûté.
— Allons donc, où ça?
— Tout à l'heure, dans la salade.

AU DÉBUT

Pas de souffrances inutiles, si vous prenez, au début de votre rhume, du *Baume Rhumal*, le célèbre spécifique français.

La force de l'habitude.
Madame. — Comment trouves-tu ces petits pois au beurre?...
Monsieur, qui est juge d'instruction. — Hum!... je constate que le beurre a établi un alibi!...



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc...
RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction; le plus bel assortiment de...
COUPELLERIE importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez...
L. J. A. SURVEYER, Quincaillier
6 Rue St-Laurent.

Une Recette par Semaine

DESTRUCTION DES MITES

Voici une recette pour la destruction des mites, ces petits insectes qui ravagent si gaillardement nos vêtements et nos meubles. On peut répandre sur les étoffes de la poudre de pyrèthre ou de camphre. D'une façon générale, il importe d'aérer beaucoup le mobilier, les effets que l'on veut protéger, car les mites fuiront, par suite de l'horreur qu'elles professent pour l'oxygène. Quand on a le malheur de posséder des meubles où l'on a constaté l'existence de mites, ou bien encore à titre préventif, on peut enfermer les dits meubles dans une pièce hermétiquement close où l'on fait brûler du soufre: l'acide sulfureux donne un résultat fort effectif

B. DE S.

LES COSAQUES A BON MARCHÉ

Pendant la semaine sainte, Paris a une foire fameuse, la foire aux jambons, où l'on exhibe des viandes fumées de toute espèce. Pendant la guerre contre la Russie, en 1854, un marchand de harengs saurs était installé entre deux débitants d'andouilles et de boudins; il faisait maigre vente, lo squ'il s'avi-a de baptiser ses harengs du nom de *cosaques*.

"Ils sont fumés, les cosaques! s'écriait-il; j'en donne un pour un sou, sans papier; si vous prenez deux cosaques, vous aurez du papier!... Deux sous le paquet de cosaques!"

Cette facétie du marchand eut un plein succès. Tel qui ne pensait nullement à manger un hareng se sentit assez d'appétit pour manger un cosaque. En moins d'une heure, les Parisiens eurent débarrassé le jovial étalagiste de deux mille cosaques à deux sous la paire.

Les auteurs genre Bourget:

— Madame, je n'ai mis que six mois à écrire ce roman mystico-évolutionniste... C'est un tour de force!...

— Oh! alors, monsieur, qu'est-ce que je dirai, moi, qui n'ai mis que dix mois à le lire!...

FREDDIE EST FURIEUX



Freddie n'est pas content! C'est qu'il vient de récolter une punition, ses devoirs étant mal faits.

Petites misères qui ne sont rien auprès de celles de la vie!

Que dirons-nous de l'alcoolisme, cette misère sociale, qui empoisonne la vie de ceux qu'elle atteint? Un seul moyen existe: se mettre sous les soins de Dr Sylvestre, 1240 rue St-Denis, ou all'ez consulter Mr J. H. Charles, 513 avenue Laval.

Le Caractère des Français

La nation française fait les choses frivoles sérieusement, et gaieusement les choses sérieuses.

On exagère de parti pris ce trait particulier du caractère français et les étrangers en ont fait une sorte d'aphorisme proverbial, oubliant ou ignorant que les Proverbes sont l'essence de la Bêtise des nations. Soit ce qu'ils toisent les Français à leur aune, et qu'ils ne leur semblent légers que parce qu'eux-mêmes sont lourds? L'Europe tributaire déprécie ainsi les modèles dont elle s'inspire et qu'elle imite, dans toutes les choses de littérature, d'art et de goût.

Montaigne et Sterne ont écrit la satire de la gravité. Le plus grave des animaux est un âne; le plus grave des oiseaux est un hibou; le plus grave des poissons est un mollusque; le plus grave des hommes est un sot.

Le Français est léger comme l'Anglais est égyptique, l'Espagnol ardent, l'Italien sombre, l'homme du Nord mélancolique, l'Oriental contemplateur. Toutefois, il convient de considérer que cette légèreté française, toute de surface, n'est pas incompatible avec le jugement, le caractère et le sentiment.

C'est un genre passé en habitude et à l'état de préjugé, de dénigrer la France et les Français, Paris et les Parisiens, surtout les Parisiennes.

Nous nous déprécions à plaisir, et nous forçons les armes que les ennemis retournent contre nous.

Les Français à l'étranger ressemblent à ces gens qui ont un excellent appétit quand ils dînent en ville, et qui ne trouvent rien de bon à la maison.

L'esprit français, vif et clair, est le fleur du bon sens.

La France est le Soldat de Dieu.

Un Anglais voyage avec son domestique. Le train déraile et le domestique est coupé en plusieurs morceaux. Le maître n'a aucun mal.

— Aoh! conducteur, où est mon domestique?

— Mort, broyé en morceaux.

— Aoh! well, apportez seulement le morceau où sont les clés des malles de moi.

Malchanceux.

— Voyons, mon pauvre vieux, fais toi une raison. Vois tu, dans la vie, il faut prendre les choses comme elles viennent.

— Oui, mais, pour moi, elles ne viennent jamais.

TRIO DE PROVERBES

Quand l'aout est bon, abondance en maison.

Vie sans amis, mort sans témoins.

Point de réponse est une réponse.

SANCIO PANCA.

Une femme parfaite.

Si la perfection était possible, aurait besoin d'abord du plus riche des dons de Dieu: une santé parfaite. Combien en avons-nous dans cet état! C'est le continuel mal de tête, mal dans le dos, abattement de l'esprit, découragement indique par des signes si souvent remarqués sur la figure: teint pâle, regard abattu et sans expression, qui révèlent le fait que la souffrance existe à un point si alarmant chez la femme. Des recherches nous ont appris que la cause de la plupart des symptômes ci-dessus est la faiblesse féminine.

Les Pilules Rouges ... du Dr Coderre

Pour Femmes Pales et Faibles

Attendent promptement ces étres souffrants à une santé parfaite. Ces pilules sont absolument sûres sous tous rapports, d'une forme convenable et d'un prix modique. C'est pour la femme un remède qui, s'il est bien employé, lui sera un ami assuré dans les jours d'épreuves.

Ecrivez-nous si les Pilules Rouges du Dr Coderre ne vous guérissent pas complètement et notre médecin spécialiste vous répondra sans frais, vous indiquant un régime à suivre. Toute correspondance est confidentielle.

En vente partout. 50 cts la boîte; 6 boîtes, \$2.50. Expédiées par la maille, sur réception du prix, aux Etats-Unis ou au Canada. Adressez:

Cie Chimique Franco-Américaine, Dept. Médical, B. P. 2306, Montréal.

En admiration devant l'immensité saline:

— Etonnant, incroyable, tout d'eau que ça!

— Encore vous ne voyez que le dessus.

LISEZ

"Le Monde Canadien"

LA GRANDE REVUE HEBDOMADAIRE

12 PAGES, GRAND FORMAT

Publie toutes les semaines

LE PORTRAIT D'UN DE NOS HOMMES D'ETAT CANADIENS, UNE CARICATURE POLITIQUE AINSI QUE PLUSIEURS GRAVURES D'ACTUALITE, 4 PAGES DE FEUILLETON EMOUVANT, NOUVELLES DE TOUTS LES PAYS.

Abonnement

POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE

\$1.00 PAR ANNEE

UNE PIASTRE PAR ANNEE, avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Mgr Bruchési et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du *Monde Canadien* de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

No 75 Rue St-Jacques, Montréal

QUEEN'S THEATRE

Semaine commençant le lundi, **23 août**

Avec Matinées Mardi, Jeudi et Samedi

La Grande Cie d'Operette
Extravaganza

HENRICK HADSON Jr.

Une Compagnie de 50 Artistes

Décor Somptueux et . . .
. . . Brillants Costumes

PRIX : Soir, 15c, 25c, 35c et 50c.
Matinée, 10c, 20c et 30c.

Phone 4032.

THEATRE ROYAL

SPARROW & JACOBS, Gérants

PRIX
Matinée :

Semaine commençant le lundi,

23 Aout

Après-midi et soir

10c

.. et ..

20c

**"The Hughes United
European Novelty
Company"**

Pas plus haut.

Composée des meilleurs artistes de variétés.

Soir, Sièges Réservés :

10c extra.

Billets toujours en vente depuis 9 heures a. m. à 10 heures p. m.

Vous pouvez vous procurer des sièges par téléphone ou par la maille sans charge.

AU RESTAURANT

Le client.—Vous me donnerez une eau minérale, garçon, mais authentique, n'est ce pas?

Le garçon.— Monsieur peut être tranquille... nous les fabriquons toutes dans la maison!

**

Une dame à une amie, venue prendre des nouvelles de son mari qui est malade :

— Il est tellement douillet, ma chère, que, lorsqu'il faut lui couper la fièvre, il demande qu'on l'endorme!

Poirier, Bessette & Cie

IMPRIMEURS

Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.

... 516 RUE CRAIG

MONTREAL.

DICTIONNAIRE PITTORESQUE

CITATION LATINE

Ad calendas gracas.—Aux Calendes grecques.

Il n'y avait pas de Calendes en Grèce.—A Pâques ou à la Trinité.

Sub Jovz.—Sous Jupiter.

Coucher à la belle étoile.

Sub rosâ—Sous la rose.

Sous le sceau du secret.

Timeo Danaos et dona ferentes.—Je crains les Grecs et leurs présents.

Devise d'un joueur, qui prenait *Dona ferentes* pour une duègne espagnole.

Vale et me ama.—Porte toi bien et aime-moi.

Amicus Plato, sed magis amica veritas.—J'aime Platon, mais j'aime encore mieux la vérité.

Casus belli.—Cas de guerre. Motif de rupture.

CHARLES JOLIET.

Le langage :

— Que devient ton ami le banquier?

— Oh ! sa maison ne marche plus... elle s'en va !..

DEVICES

Cardinal de PRAT.— *Virescit vulnere virtus.*

Maison du PUY :

N'est noble qu'à demi

Qui n'est de la race du Puy.

RENAUD, duc de Foix.—Un Vaisseau :

Un vent léger le poussera loin.

René d'ANJOU.— *Pas à pas.*

René II d'ANJOU.— *Dérot lui suis.*

René de SICILE.—Les 3 Lettres LOS entrelacées dans des Croissants :

Los en croissant.

REVEL.— *Rien sans Dieu.*

RIEUX.— *A tout heurt, Rieux :*

ROCHECHOUART :

Avant que la mer fut au monde,

Rochecouart portait les ondes.

Claude de ROCHFORT.— *Per ardua virtus.*

SABRAN.—Un Lion d'or :

N'irrite pas le Lion.

SAINT PHALLE.— *Par ma Croix suis à Dieu, par mon Epée au Roi.*

SAINT PRIEST.— *Fort et ferme.*

MME de SALLER.—Une Epingle : *Je pique, mais j'attache.*

ORTHODOXIE



Isaac (prêteur sur gages bien connu, menacé de mort par un bandit).— Oh, monsieur le foleur, si fous tefez me duer, ne m'envonchez pas ce goudeau tans la corche gomme à un gochan. Meddez-moi drois palles tans la déte afin gue che meure gomme un pon israélite brèdeur sur caches toit mourir.

— Un jeune garçon s'exerce à monter à bicyclette, guidé par un autre qui l'aide à se maintenir en selle.

Un vieux monsieur, qui regarde avec inquiétude la machine osciller, dit au second :

— Prenez bien garde de laisser tomber votre camarade !

L'interpellé, avec une belle franchise :

— Oh ! je fais attention, m'sieu... la bicyclette est à moi !

Au cercle :

— Tiens ! on vient de nommer Untel officier d'Académie en qualité de professeur.

— Mais, il n'a pas d'élèves.

— Justement, c'est pour l'aider à en trouver.

Au café.

— Laissez-moi donc tranquille avec les exploits du Général X..., j'en connais qui en ont fait plus que lui...

— Vous, peut être ?

— Justement.

— Monsieur est militaire ?

— Non, je suis huissier.

Copié sur une affiche dans la rue Royale, à Paris :

— Un jeune homme, marié depuis quinze jours, demande une place de garçon.

**

L'ARBRE A GRAISSE

Il paraît que l'on vient de découvrir, dans les régions de l'ouest de l'Afrique, un arbre qui donne vraiment de la graisse.

Les indigènes dénomment cet arbre *msambo* ; il a de grandes fleurs charnues aux formes très curieuses. Il donne des fruits, gros comme la tête d'un homme, dans lesquels se trouvent des graines très riches en matières grasses. Quatre fruits seulement donnent un rendement d'un kilo et plus de graisse consistante et d'un bon usage, tout au moins pour la fabrication des bougies et le suifage des machines.

**

En correctionnelle :

— Accusé, quel est votre âge ?

— Allons, mon président, faites pas l'enfant ! J'ai trois ans de plus que la dernière fois !

ACADEMIE DE MUSIQUE

Semaine commençant le lundi, **28 août**

Avec Matinées Mercredi et Samedi

Le grand succès de Londres et New-York

"Straight from the Heart"

Une pièce d'un grand intérêt.
Décor élégants.
Superbe compagnie.

PRIX : 25c, 50c, 75c et \$1.00.

Phone 5018.

Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE

Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2318 20 Rue St-Laurent

Pour le bachot. Examen de physique.

— Pouvez-vous me dire, monsieur, le nom de l'inventeur de la machine pneumatique ?

Silence pénible.

— Voyons, je vais vous aider : Otto...

Le candidat, bien de son époque :

— Automobile !

**

On parlait devant Sophie Arnould, la célèbre actrice, de trois sœurs qui avaient chacune un nom de fleur : Rose, Marguerite et Hyacinthe.

— Ah ! quelle plate bande, s'écria la spirituelle actrice !

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ SIROP
AUX DU
ENFANTS D^RCODERRE

PILULES POUR
DE **GUERISON**
Noix Longues CERTAINE
DE TOUTES
(Composées) Affections bilieuses,
De McGALE Torpeur du foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Mieux que le Bain de Rivière . .

Pas de soleil brillant ou de vents froids, — pure eau courante. — Juste la vraie température pour rafraîchir — Plongeon et nage.

JOURS DES DAMES :
Le Lundi matin et le Mercredi après-midi

Bains Laurentiens

ANGLE DES RUES CRAIG
ET BEAUDRY

UNE BONNE ENSEIGNE

LÉVI ROBHAM, FILS DE JACOB
Rue Moïse-Israël, coin des Juifs, 34.
Amsterdam.

Négociant en cigares et bonbons, légumes, choucroute, fromages, vieux fer et noix de muscade. Se charge des commissions pour les voisins, coupe les langues aux petits oiseaux et la queue aux chiens et aux chats.

Est assez expérimenté pour la coupe des cors aux pieds. Sa femme tient l'école pour enfants et apprend à coudre aux filles. Pose des sangsues.

Lit les lettres pour les illettrés.

Ile Grosbois

Tous les jours, le dimanche compris, départ, du quai Jacques-Cartier, du vapeur

"FILGATE"

Capitaine GOULET

10 hr a.m., 2 hr p.m.

Allez respirer l'air pur du fleuve et vous promener sous les frais ombrages de l'île Grosbois. C'est la plus belle promenade que l'on puisse accomplir par ces temps de chaleur torride.

Prix, aller et retour, 20 centins

Pour éprouver la générosité de Bébé, son papa lui donne un gâteau, puis lui en demande la moitié.

Bébé consent au partage et assiste avec stupeur à la disparition du morceau dans la bouche du papa.

Il pleure.

—Tu pleures... Alors, pourquoi me l'as-tu donné? interroge le papa.

—Je croyais, riposte Bébé sanglotant... Je croyais que c'était pour voir si j'ai bon cœur...

* *

Chez le mastroquet.

Un client, lisant le journal :

—Tiens ! il paraît que l'eau va bientôt manquer.

Un autre consommateur au nez rubicond, la main sur le cœur :

—Ce n'est pas moi qui l'ai bué !

**Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais
DENTS POSEES SANS PALAIS
S. A. BROSSEAU, L. D. S.
No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal**



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

Les fournisseurs des armées n'avaient pas sous Napoléon Ier un grand renom de probité. L'un d'eux s'appelait Volland.

—Singulier nom pour un fournisseur, lui dit l'empereur !

—Ah ! mais remarquez qu'à mon nom il y a deux l !

—Mais, mon ami, dit l'empereur, avec deux ailes on n'en vole que mieux.

* *

Un brave monsieur à qui sa femme rend l'existence dure, cause avec son docteur.

—Alors, docteur, vous croyez donc qu'il lui faut du repos, que vous l'envoyez à la campagne ?

—Mais non ! c'est parce que c'est vous qui en avez besoin.

* *

LE CHOIX D'UNE PROFESSION

On parle des différentes professions qu'un jeune homme peut embrasser.

—Moi, dit tout à coup Babylas, je veux être encadreur.

Stupéfaction générale.

—Mais oui, ajoute Babylas, c'est un métier qui me convient à merveille : on dore tout le temps !

**Dr BERNIER
DENTISTE**

Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au

No 60 RUE ST-DENIS

à deux portes plus haut que le Jardin Viger.
PRIX MODÉRÉS

MAISON DU PEUPLE !

J. A. OUMET

Ci-devant GUILMETTE & OUMET

Le magasin par excellence des . . .

Chaussures à Bon Marché

On ne trouve absolument que là les

SOULIERS D'HOMMES, en veau et en buff, 75c.

Une spécialité de CHAUSSURES DE PREMIERE COMMUNION

Gros et Détail. — Assortiment des plus complets

No 1107 RUE ONTARIO

Maison privée : 1105 RUE ONTARIO

L'exiguïté des jardins de Paris est proverbiale. Un jour, Cham visitait la maison d'un de ses amis, rue de la Tour d'Auvergne. Et l'ami lui montrait avec enthousiasme un petit bout de jardinet encadré de quatre murs de vingt mètres de haut.

—Voyez, c'est petit.

—Mais non, reprit Cham, c'est un très grand et très joli jardin... en hauteur !

Cartes Envoyez-nous 10 cents et vous recevrez 25 BELLES

CARTES DE VISITE imprimées à votre nom ainsi que nos catalogues et listes de primes et nos échantillons de cartes pour 1897-98. Ecrivez de suite car cette offre est limitée. Adressez :

W. H. GAGNE, Imprimeur, ST-JUSTIN, Que.

Le président du conseil de révision, à Paris, demande à chaque conscrit quel est son état.

L'un des conscrits répond qu'il ne fait rien.

—Comment ! rien. A votre âge. Voyons, vous avez bien un métier ?

—Non, répond le conscrit, je ne fais rien ; je suis employé dans une administration de l'Etat.

Casse tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 91



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste : Mlle Ida Allard, Mlle Alice Desjardins, Mlle R. H. Mlle Octavie Thibault, M. G. Bélanger, Emile Brosseau, Jean J. Clouet, L. E. Demers, O. Dufresne, André Grothé, Arthur Payette, Alexandre Raymond, J. A. Rivard (Montréal), Alcide Gagné (Mlle End, Qué.), C. O. S. (Ottawa, Ont.), Mlle Josephine Gagné (Québec, Qué.), Mlle Léonie Charrest (Sherbrooke, Qué.), Philippe Beaudry (Sorel, Qué.), Mlle Diana Gaudet (Ste-Cécile de Milton, Qué.), Mlle Rose-Anne Deschêne (St-Henri de M. Qué.), Mlle Josephine Desmarais (St-Jean, Qué.), Joseph Bouret (St-Roch de Québec), Mlle Wilfrid Desjardins (Terrebonne, Qué.), Mlle O. M. Lamoureux (Waterloo, Qué.), Elzéar Desrosiers (Brunswick, Me.), Peter Hennack (Cohoes, N. Y.), John Champney (Cambridgeport, Mass.), Mlle L. A. Pelletier, Mlle Corinne Chartrand, Mlle Rose de V. Lefebvre, Mlle Berthe Trudeau, Léon Trépanier, Jos D. Thibault (Fall River, Mass.), Mlle Marie-Louise Dugas (Haverhill, Mass.), Thomas Hébert (Lawrence, Mass.), Mlle Philonée Parent, Mlle Marie-St-Hilaire (Leviston, Me.), Mlle J. S. Aubin, Mlle Jos Couture, Mlle Cordélia Morneau, Arsène Blais,

Joseph Payette (Lowell, Mass.), A. C. Tarte (Manchester, N. H.), Mlle Hélène Patry (Manchester, N. H.), Napoléon St-Pierre (Middlesex Village, Lowell, Mass.), Mlle M. Majeau, Mlle Marina Lange, J. M. Dossut, François G. Leclerc (Nouvelle-Orléans, La.), Archille Gosselin (Somersworth, N. H.), Mlle Marie Leclerc (Woonsocket, R. I.), Julien Desnoyers (Waitstillfield, Vt.), Alex Derbée, Joseph Derbés (Nouvelle-Orléans, La.).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de Mlle W. H. Gagné (St-Justin, Qué.), Mlle Wilfrid Desjardins (Terrebonne, Qué.), Elzéar Desrosiers (Brunswick, Me.), John Champney, 31 Rookingham (Cambridgeport, Mass.), Joseph Payette, 312 Aiken (Lowell, Mass.).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

NOUVEAUX PRIX

DES

Bicycles Columbia

LES "STANDARD" DU MONDE ENTIER

COLUMBIA 1897 Le meilleur bicycle existant.	Réduit à	\$90
COLUMBIA 1896 Deuxième après le modèle 1897.	Réduit à	72
HARTFORD 1897 Egal à beaucoup de bicycles.	Réduit à	60
HARTFORD Modèle No 2.	Réduit à	55
HARTFORD Modèle No 1.	Réduit à	50
HARTFORD Modèles No 2 et 3.	Réduit à	37

Rien sur le marché n'approche de la valeur de ces bicycles à leurs anciens prix ; que sont-ils donc maintenant ?

POPE MFG CO., HARTFORD, CONN.

Catalogue gratis de n'importe quel agent des "Columbia"; par la maille, pour un timbre de 2 centins.

L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ

DU DR FRED. J. DEMERS

Produit des effets non seulement prodigieux, mais presque miraculeux dans les maladies suivantes: Fatigue ou Épuisement Cérébral — chez l'Enfant, comme chez la Femme et l'Homme produit soit par le chagrin, les affaires ou les travaux intellectuels; contre les affections de la Moelle Epinière, Faiblesse Générale, Débilité Nerveuse, Idées Fixes, Scrupules, Fluxions Blanches, Vapeurs, Enervations, Hystérie, Vertige, Vents, Incontinence d'Urino, Menstruation difficile ou supprimée, Beau Mal.

Ainsi donc, si vous souffrez d'aucune de ces maladies achetez cette Merveilleuse Préparation, qui est une Véritable Nourriture du Système Nerveux, et non moins précieuse aux gens en santé, pour se préserver des maladies, qu'aux malades pour se guérir. Comme garantie, exigez toujours, sur chaque bouteille, le NOM et la SIGNATURE de l'auteur en ENCRE ROUGE.

Le prix est de \$1.00 le flacon ou 3 flacons pour \$2.50.

Si votre pharmacien ne l'a pas, adressez-vous au No 1157 Rue St-Laurent, ou l'on vous montrera des centaines de certificats de personnes guéries.

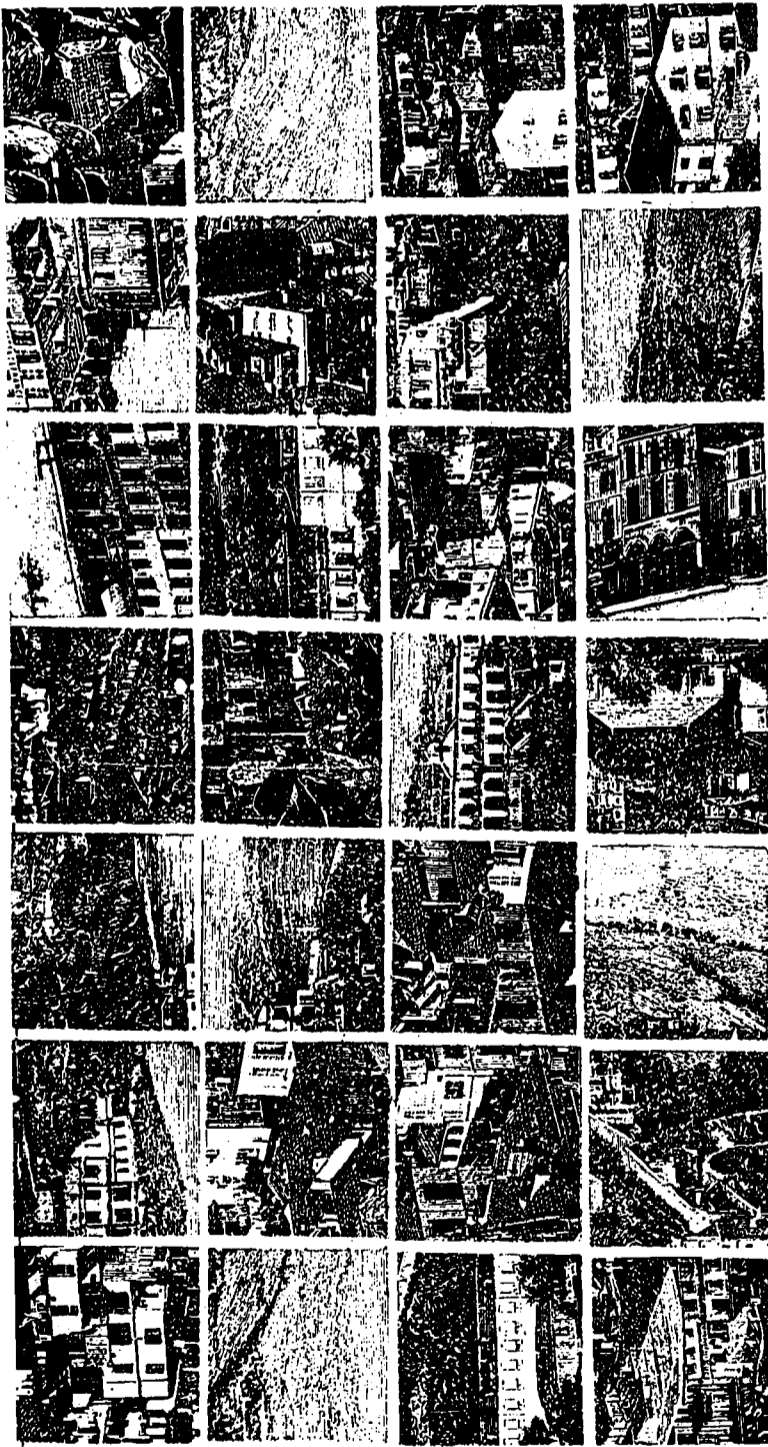
Nouvelle édition du . . . JEU DE POKER

— PRIX, 10 CENTIMS —

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

Adressez: "LE SAMEDI", 516 Rue Craig, MONTREAL.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 93



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Decoupez les carrés et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition, PHILIPPEVILLE OUEST (ALGERIE).

Adressez, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", journal le SAMEDI

Avis Important — Il sera donné en primes aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-Tête, qui nous seront parvenues, au plus tard le jeudi 2 septembre, à 4 h. du matin, un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centims en argent, au choix des gagnants.

PHARMACIE DANIEL

1593 Rue Notre-Dame

Près le Palais de Justice

PRESCRIPTIONS UNE SPÉCIALITÉ

Médecines Brevetées

Françaises, Anglaises, Américaines et Canadiennes
Parfums et Articles de Toilette, un choix . . .

Les Dimanches et Fêtes: 9 heures a.m. à 1 heure p.m., et 4 heures à 6 heures p.m.

Tél. des Marchands 451

Tél. Bell 2269 ED F. G. DANIEL



RESTAURANT PARISIEN

(LA MAISON BLANCHE)

Table d'Hôte, 25c, de midi à trois heures. A la carte jusqu'à minuit. Cuisine bourgeoise.

COIN DES RUES

St-Jacques et St-Lambert

Entrée privée Côte St-Lambert.

Spécialité de Vins Importés.

GOMME du Dr Adam

Pour le Mal de Dents

En vente partout. - 10 cts

30 pour cent

. . . DE . . .

COMMISSION

Pour la vente des Billets de la

Société . . .

Nationale de

Sculpture . .

à des agents responsables

GROS LOT \$1,500.00

PRIX DU BILLET, 10c

Tirage tous les Mercredis

104 rue St-Laurent.

LES

CIGARES et CIGARETTES

Chamberlain

. . . SONT . . .

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES!

DIX Cents



PETIT DUC,

LA FINE CHAMPAGNE,

LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Ourling Oigar," fait à la main valent 10c pour 5c.